

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Soixante neuvième année
Fascicule IV - Quatrième trimestre 1974

69



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1974

SOMMAIRE

André PELLETIER, *Docteur ès Lettres*

VIENNE GALLO-ROMAINE AU BAS-EMPIRE

(suite et fin)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

*pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).*

Pour 1975

Le numéro	15,00
Abonnement annuel normal	50,00
Abonnement de soutien	100,00
Retraités et étudiants	30,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71.

CHAPITRE VII

L'ART : SCULPTURE ET ARTS DÉCORATIFS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

CHAPITRE VII

L'ART : SCULPTURE ET ARTS MINEURS

Le petit nombre d'œuvres d'art retrouvées rend difficile une étude approfondie de l'art provincial au Bas-Empire. Les monuments précédemment étudiés sont trop mal connus pour que se dégagent les tendances de l'architecture. La sculpture, en revanche, a donné naissance à quelques très belles œuvres soit profanes (portraits), soit religieuses (sarcophages). Enfin les arts mineurs tiennent aussi une place importante : des bijoux et surtout un verre gravé en sont le témoignage.

I. — Portraits

A. — *Buste d'empereur*. Fig. 26. Marbre (1) découvert en 1908 dans la cour du Théâtre moderne (2). Buste d'empereur portant le diadème et vêtu de la cuirasse. Sur un cou épais à la nuque puissante repose une tête plutôt lourde et dépourvue de finesse, légèrement tournée et penchée vers l'épaule droite. Le crâne est petit, le bas du visage empâté. La bouche est méprisante, les joues sont grosses et le menton petit et pointu. L'expression est faite d'un mélange de brutalité et de ruse. Une barbe et une moustache faibles sont indiquées en pointillé. Les cheveux tenus courts descendent dans le front où ils sont coupés selon une ligne droite ; mais ils ne sont pas coupés sur la nuque.

Au-dessus d'une tunique, l'empereur porte une cuirasse de métal avec poitrine modelée et épaulières en cuir ; une chlamyde est agrafée sur l'épaule droite au moyen d'une fibule ornée de

(1) Pour les sculptures en marbre, nous renvoyons à l'étude de E. Will, *La sculpture romaine au Musée lapidaire de Vienne*, Vienne, 1952, auquel nous avons emprunté en les résumant les descriptions.

(2) Rapports annuels de fouilles, 1908 (E. Bizot) - Archives départementales de l'Isère, 13 T 1, 8. Bibliographie : E. Bizot, Le buste impérial du Musée lapidaire de Vienne, in *Journal de Vienne*, 14 octobre 1908 ; Ch.-E. Ruelle, in *Bull. Soc. Nat. Antiq. de France*, 1908, p. 286 (Attribue le buste à Néron) ; Héron de Villefosse, *Ibid.*, p. 308-310 ; Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs, bustes et statues de la Gaule romaine*, t. III, Paris, 1910, n° 2619 ; R. Delbrueck, *Spätantike Kaiserporträts*, t. VIII des *Studien zur spätantiken Kunstgeschichte*, Berlin-Leipzig, 1933, p. 175-177, pl. 76-77 ; Will, *Ouv. cité*, p. 35-36, n° 62.

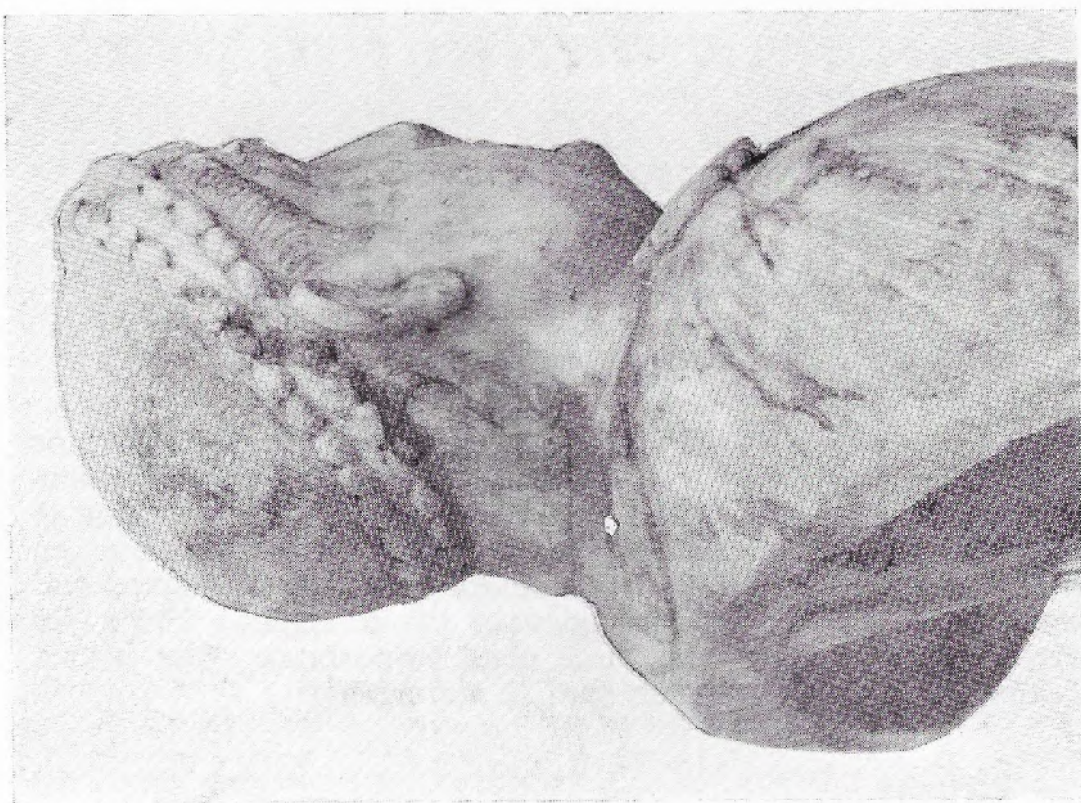


Fig. 26. — Buste de l'Empereur Magnence

pierres précieuses (pierre ronde entourée de huit plus petites). Le diadème a la forme d'un large bandeau, non noué, orné de deux rangées de perles ovales ; la pièce frontale plus grande, qui était rapportée, a disparu. Cette forme de diadème ne se rencontre qu'à partir de 325, selon R. Delbrueck, qui cite comme modèle le diadème des *uicennalia* de Constantin 1^{er} (3). La coiffure, cheveux tombant sur la nuque, apparaît après 330. Nous la trouvons sur des monnaies des *tricennalia* de Constantin. Quant au style, c'est celui de la tête en marbre de Constance, exposée au Musée du Louvre (4).

R. Delbrueck pense qu'il pourrait s'agir d'un buste de l'empereur Magnence, peut-être exécuté à Rome, qui appartenait à l'empereur depuis le milieu de l'année 350. Nous avons rapproché la sculpture d'une monnaie en bronze du même empereur (5). On y retrouve la même disposition et le même traitement de la chevelure, le même front bas, le même diadème plat enrichi de grosses pierres rondes ; le développement du menton et des parties basses de la figure est frappant sur le buste et la monnaie.

B. — *Tête de femme*. Fig. 27. Découverte en 1878 dans le jardin de l'hôpital (6). Assez abîmée. Tête en ivoire et non en bois comme on le crut pendant longtemps (hauteur : 15 cm). Le visage est assez fin, un peu figé (l'ivoire en est sans doute en partie responsable). Le nez est court et droit, les lèvres régulières et serrées, le pli du menton à peine souligné ; les sourcils sont fortement marqués et surmontent des yeux où l'iris et la pupille sont dessinés. Les cheveux qui rayonnent en ondes sinueuses du sommet du crâne sont retenus par un diadème formé de trois parties : une torsade au sommet, une partie bombée imitant des cheveux et qui forme la partie essentielle, une fine bandelette à la base, dont les extrémités se nouent sur la nuque et tombent dans le cou. Le front est décoré par un ornement en forme de camée, posé sur les cheveux coiffés en bandeau. De chaque côté, les cheveux tombent en boucles, dissimulant les oreilles, celle de gauche portant, au moment de la découverte, une boucle d'oreille, aujourd'hui disparue.

(3) *Ouv. cité*, p. 58-59.

(4) *Ouv. cité*, p. 155 et pl. 60.

(5) Bibliothèque Nationale - Cabinet des médailles, n° 9536.

(6) J. Leblanc, *Les découvertes à Vienne depuis l'année 1841 jusqu'à ce jour*, in XLVI^e *C. A. F.*, Vienne - 1879 [Paris, 1880], p. 59. Bibliographie : J. de Laurière, *Note sur une sculpture en bois de l'époque romaine, découverte à Vienne (Isère)*, in XLVI^e *C. A. F.*, p. 72-76 ; A. Maître, *La tête d'ivoire du Musée de Vienne (Isère)*, in *R. A.*, 1894, 25, p. 152-155, pl. XI à XV ; S. Reinach, *Note sur le rapport de M. Maître*, *Ibid.*, p. 155 ; A. Bertrand, *La tête d'ivoire du musée de Vienne*, in *C. R. A. I.*, 1894, p. 298-301 ; L. Gonse, *Les chefs-d'œuvre des Musées de France, Sculptures, dessins, objets d'art*, Paris, 1904, p. 294 ; A. Maskell, *Ivoires*, Londres, 1905, p. 49 ; Espérandieu, III, n° 2610.



Fig. 27. — Tête de femme, en ivoire

Cette tête, qui est creuse à l'intérieur, devait servir de cassette, car l'entrée se fermait au moyen d'une planchette, glissant entre deux rainures (7). Au sommet se trouve une ouverture ronde qui se fermait avec une cheville.

Les ivoires romains d'origine païenne recueillis au cours des fouilles, dans le sol même de la Gaule, sont très rares. Tout au plus peut-on dénombrer cinq trouvailles, la plus récente effectuée en 1946 à Saint-Loup de Comminges (8). Toutes d'ailleurs appartiennent au même type : il s'agit de plaquettes sculptées de décors dionysiaques et qui étaient fixées sur des coffrets. Les personnages n'en restent pas moins rattachés au fond alors que la tête de Vienne est traitée en ronde bosse, ce qui lui confère une originalité certaine. Elle s'inspire d'une tradition gréco-romaine qui est celle des ateliers d'ivoiriers travaillant dans les grandes villes de l'Empire, particulièrement celui de Rome, où sous l'action de l'aristocratie restée païenne, on constate un retour marqué au style classique. Il est osé cependant, comme l'a fait S. Reinach (9), de penser que l'artiste a pu s'inspirer de la Héra de Polyclète d'Argos, dont nous ne possédons que des reproductions monétaires.

Le type de visage de la statuette de Vienne appartient au iv^e siècle, sans doute même à la fin du siècle. Ses traits, où tout ce qui est anguleux et dur a été banni, sont caractéristiques des portraits de l'époque valentinienne et théodosienne (10) ; les points de comparaison ne manquent pas, qu'il s'agisse du célèbre portrait de Poppaea, au Musée Capitolin (11), ou en Gaule de celui, non moins célèbre, de Jovin, sculpté sur un sarcophage de Reims. Il n'est pas audacieux d'en déduire que nous sommes en présence d'un portrait de grande dame de l'aristocratie gallo-romaine ou même d'une impératrice. Nous possédons, à Trèves, le portrait d'une impératrice, représenté sur une peinture du iv^e siècle (12). C'est le même visage assez fin, les mêmes sourcils très marqués. Or nous savons qu'à la fin du siècle, Valentinien II

(7) Salomon Reinach signale la découverte, à Cymé en Asie Mineure, d'un objet identique : une tête d'Hercule, en forme de cassette, s'ouvrant par un petit clapet glissant à coulisse (*Antiquités Nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye. Bronzes figurés de la Gaule romaine*, Paris, 1894, p. 100).

(8) G. Fouet et M. Labrousse, Ivoires romains trouvés à Saint-Loup-de-Comminges (Haute-Garonne), in *Monuments Piot*, XXXVI-1952, p. 117-129. Lieux où ont été effectuées les autres trouvailles : Beauvais, Martres-Tolosane (Haute-Garonne), Dorfelingen (Suisse) et Spire.

(9) *Art. cité*, p. 155.

(10) H. P. L'Orange, *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts*, Oslo, 1933, p. 71.

(11) R. Delbrueck, *Ouv. cité*, p. 234-236 et pl. 124-126.

(12) H. Schoppa, *L'art romain dans les Gaules, en Germanie et dans les Iles Britanniques*, Fribourg, s. d., pl. 121.

a installé, pendant quelques mois, sa cour à Vienne. Et il est vraisemblable que l'ivoire de Vienne est le portrait d'une princesse de sa famille, commandé à un atelier romain.

II. — Sarcophages chrétiens

Les fouilles effectuées, au XIX^e siècle, au cimetière de Saint-Gervais et dans le sous-sol de l'église Saint-Pierre ont mis au jour plusieurs centaines de tombeaux, empilés sur plusieurs rangs (13). Les découvertes de l'église Saint-Georges, en 1926, en ont révélé d'autres (14). Il semble que la majeure partie de ces tombes était constituée par des dalles, des inscriptions, des fragments de bas-reliefs, des cippes, etc..., et si les sarcophages ont certainement existé, aucun n'a dû se signaler à l'attention des chercheurs par l'existence d'un décor sur ses parois. Le résultat est que des huit sarcophages étudiés ici, les six premiers sont de provenance inconnue.

A. — FRAGMENTS DE COUVERCLES DE SARCOPHAGES A SCÈNES INSPIRÉES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

1. *Fragments de couvercles de sarcophages représentant le combat de David et Goliath.*

Le Blant, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, Paris, 1886, p. 21, n^{os} 22 et 24, pl. V, 5 et 6 ; J. Wilpert, *I sarcofagi cristiani antichi*, Rome, 1929-1936, pl. 194, 1 et 2 ; *id.*, Les fragments de sarcophages chrétiens de Vienne (Isère), in *Rivista di archeologia cristiana*, VII, 1930, p. 55-58, n^o III, fig. 5 et 6 (Article reproduit ensuite in *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 25-26, 1929-1930, p. 57-70) ; F. Gerke, Das Verhältnis von Malerci und Plastik in der Theodosianisch - Honorianischen Zeit, in *Rivista di archeologia cristiana*, XII, 1935, p. 129, fig. 2 ; *id.*, *Die christlichen Sarkophage der vorkonstantinischen Zeit*, Berlin, 1940, p. 379. Dom Leclercq, Vienne-en-Dauphiné, in *D.A.C.L.*, 15-II, 1953, col. 3090-91, n^o 5.

a) Le premier fragment était autrefois au Musée lapidaire. Il porte deux scènes. A gauche Adam et Eve séparés par un arbre autour duquel s'enroule le serpent, la tête tournée vers Eve. A droite est représenté le combat de David et de Goliath. Le combat n'a pas encore commencé. Séparés par l'ange nous voyons d'un côté David portant sur l'épaule droite le *pedum* et tenant sans doute la fronde de la main gauche et de l'autre côté Goliath

(13) Pour Saint-Gervais, cf. A, 5, p. 21-22. Pour Saint-Pierre, cf. A, IV, p. 377-78 et J. Formigé, Abbaye de Saint-Pierre, in 86^e C. A. F., Valence-Montélimar, 1923 [Paris, 1925], p. 78.

(14) Cf. ci-dessus, p. 76.

reconnaissable à son bouclier. Enfin un génie ailé et nu soutient le cartouche où était peinte une inscription aujourd'hui disparue et placée au centre du couvercle.

b) Le second fragment était muré dans la façade d'une maison de la place de l'Hôtel-de-Ville. Transporté au Musée lapidaire en 1931, il a disparu. Il représente quatre personnages. De gauche à droite, le premier est vêtu d'une longue robe, le second tient une fronde et un *pedum*, le troisième porte un bouclier et le dernier, près d'un arbre, lève un bras. Le Blant et Wilpert ont reconnu une scène du combat de David et de Goliath. Cette fois nous sommes à la fin du combat. David vient de lancer la pierre contre le géant et celui-ci, frappé à mort, est sur le point de tomber. Le personnage de droite serait l'ange, élevant une palme comme pour proclamer la victoire de David.

J. Wilpert mentionne six exemples de scènes semblables à celles que représentent les sarcophages de Vienne (15) et date ceux-ci du IV^e siècle. F. Gerke penche pour la fin du siècle et rattache les fragments de Vienne à d'autres trouvés à Valence et Avignon (16).

2. *Fragment de couvercle de sarcophage des trois jeunes Hébreux devant la statue de Nabuchodonosor.* Autrefois au Musée lapidaire.

J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 176, 4 ; id., *Les fragments de sarcophages...*, p. 53-55, n° 22, fig. 3 et 4 ; F. Gerke, *Die christlichen Sarkophage...*, p. 375 ; Dom Leclercq, col. 3090, n° 4.

Scène lacunaire dans laquelle J. Wilpert a cru reconnaître les trois jeunes Hébreux refusant d'adorer la statue de Nabuchodonosor, le personnage de gauche étant l'un de ceux-ci. A ses côtés le personnage tenant le bord du *pallium* et le *uolumen* serait l'ange du Seigneur qui assistera les trois Hébreux dans la fournaise. Enfin comme sur le fragment 1 a, un génie ailé soutient le cartouche vide. De l'autre côté de l'inscription était sans doute représentée, d'après J. Wilpert, l'adoration des Mages.

Date : IV^e siècle.

B. — FRAGMENTS DE SARCOPHAGES A SCÈNES CHRISTOLOGIQUES.

3. *Fragments de sarcophages de la Résurrection du Christ.* Musée d'art chrétien de Vienne (Fig. 28).

(15) *I sarcofagi cristiani...*, p. 168 et s.

(16) Ouv. cité, p. 379.

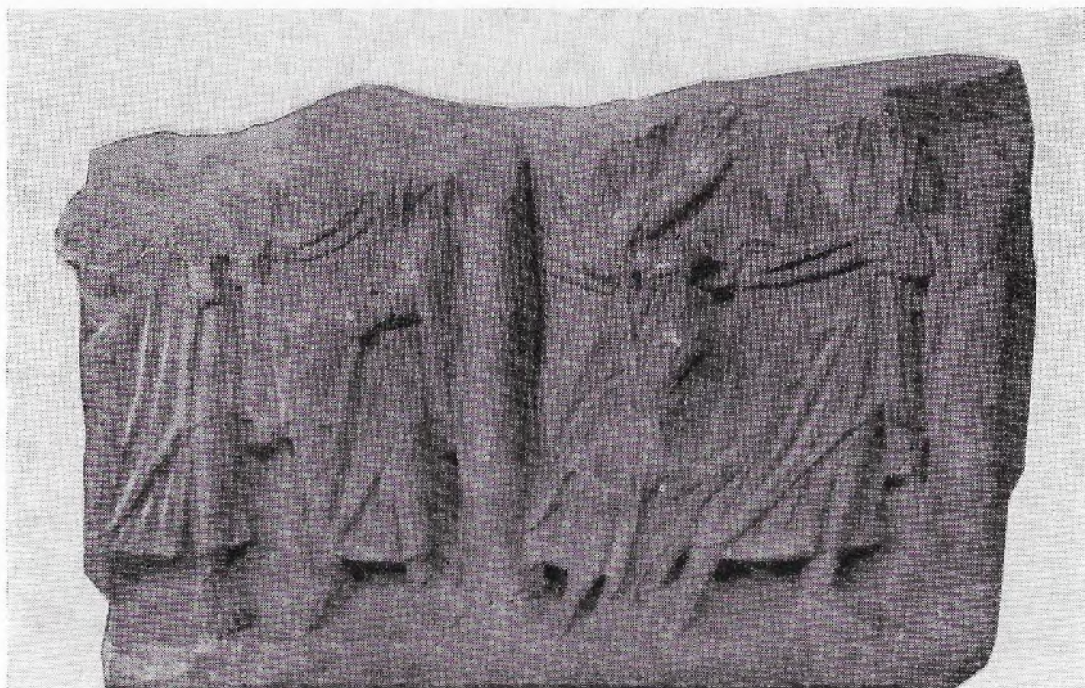


Fig. 28. — Sarcophage de la Résurrection du Christ

Le Blant, p. 20, n^{os} 19-20-21 et pl. V, 1-3 ; J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 240, 1 ; *id.*, *Les fragments de sarcophages...*, p. 47-52, n^o 1, fig. 1 et 2 ; M. Lawrence, *Columnar sarcophagi in the latin west*, in *The Art Bulletin*, 14, 1932, p. 177, n^o 186 ; F. Gerke, *Die christliche Sarkophage...*, p. 353 ; Dom Leclercq, col. 3090, n^{os} 1-3.

J. Wilpert a été le premier à reconnaître que les trois fragments appartenaient à un même sarcophage. La largeur des niches, la hauteur des personnages, la forme des colonnes et des bases est la même.

Le premier fragment représente la scène de la Cananéenne agenouillée, qui tend ses mains vers le Christ, implorant la guérison de sa fille.

Le second fragment comporte deux scènes. Sur la première, saint Paul et un apôtre, tenant le *volumen* ; sur la seconde, le centurion de Capharnaüm les mains enveloppées dans son manteau, s'incline devant le Seigneur accompagné d'un apôtre. Le centurion se trouve assez rarement sur les sculptures funéraires. Le Blant en a découvert un exemple à Arles (17).

Le troisième fragment montre la Samaritaine en train de tirer du puits de Jacob un seau plein d'eau, et écoutant le Christ.

A partir de ces trois éléments, J. Wilpert a reconstitué le cycle entier : au centre, la Résurrection du Christ, flanquée de quatre apôtres, témoins de la Passion et de la Résurrection. De chaque côté, la Cananéenne ou l'hémorroïsse (18) et le centurion. Enfin aux angles, la Samaritaine à droite et à gauche la prédiction du reniement.

Très tôt le dogme de la Résurrection du Christ, dont saint Augustin signalait qu'il était le fondement de la foi chrétienne (19), a donné naissance à des présentations imagées, traduites sur des fresques, des bas-reliefs, des lampes ou des vases. Mais, comme dans le cas présent, la scène était représentée par une image symbolique. Il faudra attendre le XI^e siècle pour trouver, en Occident, l'image habituelle de la sortie du tombeau (20).

F. Gerke date les trois fragments viennois de la première moitié du IV^e siècle (21).

(17) *Etude sur les sarcophages antiques de la ville d'Arles*, 1878, p. 70, n^o 77.

(18) Selon Le Blant, *Les sarcophages de la Gaule*, p. 20.

(19) Sermon 233, I.

(20) La plus ancienne représentation occidentale connue du Christ sortant du tombeau se trouve dans un évangélaire de Reichenau, au début du XI^e siècle (Bay. Staatsbibl. München, cod. lat. 4454) - F. Rademacher, *Zu den frühesten Darstellungen der Auferstehung Christi*, in *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, XXVIII, 1965, p. 195-218. Cf. aussi J. Villette, *La Résurrection du Christ dans l'art chrétien du II^e au VI^e s.*, Paris, 1965.

(21) *Die christliche Sarkophage...*, p. 353.

4. *Fragment de sarcophage de la piscine probatique*. Autrefois au Musée lapidaire.

Le Blant, p. 21, n° 23 et pl. V, 4 ; J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 230, 4 ; *id.*, *Les fragments de sarcophages...*, p. 60-64, n° V, fig. 9-11 ; M. Lawrence, *Columnar sarcophagi...*, p. 175, n° 116 ; Dom Leclercq, col. 3092, n° 7.

La scène reproduite ici occupait le centre de la face d'un sarcophage. Elle s'insérait dans une série invariable de scènes christologiques : la guérison de deux aveugles recommandés par deux Juifs, la Cananéenne recommandée par saint Pierre, le Christ annonçant sa visite à Zachée et son entrée à Jérusalem, telles qu'elles apparaissent sur deux sarcophages intacts, l'un exposé au Musée du Latran (22), l'autre muré dans la façade de la cathédrale de Tarragone (23). La scène centrale représente la guérison du paralytique à la piscine de Bethesda, en deux registres superposés : en bas, le malade étendu sur son lit, entouré d'autres malades et devant le Seigneur qui lui demande s'il veut être guéri (il ne reste rien de ce premier registre) ; en haut, le Christ debout au premier plan lui ordonne de se lever et le paralytique guéri, dont il n'y a que quelques restes à droite, emporte son lit. Debout au fond sous des arcades ou assis au premier plan, d'autres malades assistent au miracle. Entre les deux registres s'est conservée une partie de la piscine probatique qui est un des principaux symboles du baptême puisque, comme dans le baptême, il s'agit d'un bain dont les eaux ont une force surnaturelle.

Les scènes christologiques expriment des vérités de foi se rapportant au fidèle dont la dépouille reposait dans le sarcophage et qui espérait la rémission de ses péchés et la résurrection future. C'était une des raisons que se donnaient les fidèles, dans les premiers siècles du christianisme, pour différer le baptême jusqu'au lit de mort afin que, lavés de toutes taches, ils puissent entrer de plain pied au paradis (24).

La représentation de telles scènes est assez fréquente en Gaule ; on la trouve sur des fragments de sarcophages de Die (25), de Clermont-Ferrand (26), d'Avignon et d'Arles (27). J. Wilpert date ces sarcophages du iv^e siècle ; Miss Lawrence de la fin du iv^e ou du début du v^e siècle (28).

(22) J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 230, 6.

(23) *Ibid.*, pl. 230, 3. Cf. dom Leclercq, *Espagne*, in *D.A.C.L.*, t. V, 1922, col. 510, n° 16, fig. 4190 ; G. Bovini, *Sarcofagi paleocristiani della Spagna*, Rome, 1954, p. 174-180, fig. 69.

(24) Cf. ci-dessus, p. 112.

(25) Le Blant, *Les sarcophages de la Gaule*, n° 31.

(26) *Ibid.*, n° 76 et pl. XVII, 1 ; J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 230, 5.

(27) F. Benoit, *Sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille*, V^e supplément à *Gallia*, Paris, 1954, n° 36 et pl. XIV, 1.

(28) *Ouv. cité*, p. 121 et s.

5. *Fronton de couvercle de sarcophage*. Musée lapidaire.

Le Blant, p. 22, n° 25 ; J. Wilpert, *Les fragments de sarcophages...*, p. 58-59, n° IV ; Dom Leclercq, col. 3091, n° 6.

Au centre du fronton sont sculptés l'agneau et de part et d'autre deux colombes. Il s'agit évidemment de la transposition du Christ entre deux apôtres, sujet que l'on retrouve sur le fronton d'un sarcophage de Tolentino, mais modifié, l'agneau étant remplacé par le monogramme du Christ dans une couronne de laurier (29). Date : v^e siècle.

C. — SARCOPHAGES DIVERS.

6. *Sarcophage à cannelures strigiles*. Il se trouvait dans l'église Saint-Georges et le milieu de la paroi intérieure était occupé par une inscription (30). Aujourd'hui disparu. Date : iv^e siècle.

P. Rostaing, Recueil de planches dessinées vers 1580, pl. XVI (Manuscrit latin, n° 9910 de la Bibl. Nat.) ; Chorier, *Antiquités...*, p. 320 ; Le B. 410, A. 1867 ; *CIL*, XII, 2110.

7. *Sarcophage de l'évêque saint Mamert*. Découvert dans l'église Saint-Pierre. Musée Lapidaire. Sur la face interne du couvercle est gravée une croix (31).

A. 5, p. 36 et s.

D. — ORIGINE DES SARCOPHAGES.

Le problème de l'origine des sarcophages a fait l'objet de nombreuses études de la part des historiens, à propos de l'Espagne, de la Gaule ou de l'Italie et les avis divergent le plus souvent.

De tous les sarcophages viennois, le seul qui ait retenu l'attention des spécialistes est celui de la piscine de Bethesda. Miss Lawrence s'est livrée à une étude détaillée des quelques spécimens de ce type qu'elle rattache au groupe plus large des sarcophages dits "de la Mer Rouge" (32). Elle pense que tous ces sarcophages ont été sculptés dans le même atelier du Sud de la Gaule, peut-être à Arles. Cet atelier n° III, selon la classification de Miss Lawrence, aurait fonctionné à la fin du iv^e siècle

[29] J. Wilpert, *I sarcofagi...*, pl. 72 et s.

[30] Cf. ci-dessus, p. 113.

[31] Cf. ci-dessus, p. 98.

[32] *Columnar sarcophagi...*, p. 122 et s.

et au début du v^e siècle. Parmi ses productions, Miss Lawrence cite un certain nombre de sarcophages d'Arles, d'Aix, de Nîmes, de Spalato, de Rome et les deux sarcophages du Latran et de Tarragone (33).

A propos de ce dernier sarcophage, G. Bovini est d'un avis différent. Il admet que le sarcophage de Tarragone a été importé parce que l'Espagne ne possède pas de carrière de marbre, que tous les sarcophages en marbre ont été découverts soit à proximité de la côte méditerranéenne, soit dans les vallées des grands fleuves, et que les sarcophages taillés dans la pierre locale présentent de grandes différences, aussi bien dans l'iconographie que dans le style, avec les sarcophages en marbre (34). Et l'auteur conclut à une origine romaine, après avoir constaté que le sarcophage du Latran, duquel se rapproche celui de Tarragone, est en marbre italien.

E. Mâle reprend l'hypothèse de Miss Lawrence, en l'étendant à tous les sarcophages viennois du Bas-Empire qui, selon lui, auraient été sculptés à Arles (35).

En résumé, ce qu'il faut exclure c'est une origine viennoise. Les sarcophages viennois ont été importés. D'Italie ou du Sud de la Gaule ? de Rome ou d'Arles ? Il est difficile de trancher. Cependant l'argument avancé par Miss Lawrence, selon lequel on rencontre de nombreux sarcophages inachevés à Rome, ne semble pas décisif : cela ne prouve nullement que c'est la Gaule et non l'Italie qui est le centre de production (36).

A propos du sarcophage à scènes christologiques, J. Wilpert avait essayé de concilier les deux théories en avançant l'idée que les séries christologiques avaient été composées à Rome, mais que les sarcophages viennois étaient des copies provinciales, peut-être issues d'ateliers arlésiens (37).

Enfin, récemment, F. Benoit s'est rangé au même avis. L'art d'Arles ne serait pas un art original, mais "un reflet de celui de Rome et de l'Italie du Nord, où s'est fait le mélange des influences d'Orient et d'Occident" (38).

Ainsi Arles aurait été un relais entre Rome et la Gaule, se contentant de reproduire avec une certaine réussite les thèmes inventés par les artistes italiens.

[33] *Ibid.*, p. 184.

[34] *Sarcophagi paleocristiani...*, p. 255-260.

[35] *La fin du paganisme en Gaule...*, p. 280.

[36] *Ouv. cité*, p. 125 et p. 164.

[37] *Les fragments de sarcophages...*, p. 64.

[38] *Ouv. cité*, p. 30-31. Cf. J.-J. Hatt, *Sculptures gauloises. Esquisse d'une évolution de la sculpture en Gaule depuis le VI^e s. av. J.-C. jusqu'au IV^e s. ap. J.-C.*, Paris, 1966, p. 88-89.

III. — Bas-relief chrétien

Bas-relief trouvé à Vienne appartenant à un bandeau décoratif destiné à être appliqué sur une muraille (la partie supérieure manque). Entré en 1950 au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye (Collection du Dr Harmonic - Inventaire n° 79 971) (Fig. 29).

R. Lantier, Une translation de reliques sur un bas-relief de Vienne (Isère), in *C.R.A.I.*, 1955, p. 146-153.



Fig. 29. — Bas-relief de la translation des reliques

L'élément central de ce bas-relief en calcaire est un véhicule attelé de deux chevaux. La caisse de la voiture est couverte d'une capote, bordée extérieurement d'une grosse tresse et fixée par un jeu de courroies entrecroisées. Le véhicule est à deux roues, à quatre rayons en croix. Tous les personnages portent le même costume : une tunique serrée à la taille par une large ceinture pour certains, s'arrêtant aux genoux pour les hommes et les enfants, descendant jusqu'aux pieds pour les femmes.

R. Lantier pense que le thème iconographique représenté ici par l'artiste est celui de l'arrivée des reliques : le personnage assis dans la voiture serait un haut dignitaire ecclésiastique et

il tiendrait sur ses genoux le reliquaire abritant les corps saints. La procession semble marquer un arrêt devant l'enceinte de la cité.

Il est tentant, comme le propose l'auteur, de rapprocher cette scène d'un événement historique, rapporté par Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours : la translation, vers 470, du corps de saint Ferréol et de la tête de saint Julien dans une nouvelle église élevée par les soins de l'évêque Mamert (39). Le rapprochement est cependant fragile.

Nous préférons, pour notre part, y voir l'arrivée, à Vienne, des reliques des saints Gervais et Protais, ce qui daterait le bas-relief de la fin du iv^e siècle (40). En effet, la translation du corps de saint Ferréol s'est effectuée entre deux églises de la rive droite du Rhône. La présence, sur le bas-relief, de l'enceinte de Vienne ne peut s'expliquer que si la scène s'est déroulée sur la rive gauche du fleuve, ce qui est le cas pour l'arrivée des reliques des deux saints milanais qui durent être entreposées, sans doute, dans la cathédrale de l'époque, Saint-Pierre, voisine des remparts, en attendant qu'une église nouvelle soit construite en leur honneur.

L'attitude figée des personnages, la raideur des membres, aussi bien chez les humains que chez les animaux, l'absence de perspective montrent que nous sommes en présence d'un art populaire qui s'exprime dans un matériau courant, le calcaire, et qui plonge ses racines dans l'art celtique. A ce titre, le bas-relief de Vienne, qui est l'une des rares sculptures chrétiennes du iv^e siècle, est un des témoignages de cet art gaulois qui, comme l'a noté J. J. Hatt, "devint, après 250, un art paysan" (41).

IV. — Bijoux

A. — BAGUES EN OR.

1. L'une d'entre elles a été découverte lors des fouilles du théâtre romain (42). Il s'agit d'une bague en or avec châton en cornaline noire représentant un âne.

Les deux autres ont été exhumées du sol viennois, mais nous ignorons leur provenance exacte.

(39) Cf. ci-dessus, p. 83-84.

(40) Cf. ci-dessus, p. 77.

(41) J.-J. Hatt, *Sculptures gauloises*, p. 90.

(42) Cf. ci-dessus, p. 55.

2. Bague à décor géométrique gravé sur la partie élargie.
3. Bague avec intaille figurant Jupiter Sérapis (43).

B. — FIBULES.

Elles ont été classées par G. Chapotat en deux groupes (44) :

1. *Fibules à charnière*, " où la goupille traverse deux plaquettes perforées placées au-dessous de l'arc " (45).

Fibules en forme de rectangle, de losange, de disque, de roue, d'hexagone. Elles sont ornées de boutons, de fleurons, de protubérances diverses et quelquefois aussi d'inscrustations d'émail (traces de rouge et de bleu).

Fibules zoomorphes représentant des oiseaux, un lièvre, un paon.

2. *Fibules cruciformes*, " où la goupille s'insère dans l'échancrure d'une traverse placée au sommet de l'arc " (46).

V. — Verrerie

Lors de la campagne de fouilles qui s'est déroulée, en 1964, sur le site de l'ancien hôpital pour le dégagement du " temple de Cybèle " et des salles annexes, fut découverte dans l'égout qui traverse le temple, une coupe gravée, malheureusement brisée, mais dont il subsistait assez de vestiges pour qu'elle soit, en partie, reconstituée (47).

La coupe se compose de deux fragments : un fragment principal, qui reproduit la forme évasée de la coupe (hauteur : 12 cm - diamètre : 9,5 cm), avec une base légèrement concave (Fig. 30) ; un fragment secondaire appartenant à la partie supérieure de la paroi. La trouvaille n'a pas été unique ; d'autres fragments de verres, des tessons de céramique commune ont été découverts en même temps.

La forme de la coupe est bien connue parmi les verres romains tardifs. Morin-Jean l'a classée sous le n° 105 (48) et

[43] Cf. *Catalogue-guide de l'Exposition Vienne Gallo-Romaine*, Vienne, 1965, p. 40.

[44] *Ibid.*, p. 43-44.

[45] L. Lerat, *Catalogue des collections archéologiques de Montbéliard - Les fibules gallo-romaines de Mandeure*, Paris, 1957, p. 21.

[46] *Ibid.*, p. 24.

[47] Cf. A. Pelletier, *Nouveauté sur l'histoire de Vienne : les fouilles du " temple de Cybèle "*, in *Cahiers d'histoire*, XI, 1-1966, p. 12.

[48] Morin-Jean, *La verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, Paris, 1913, p. 140.

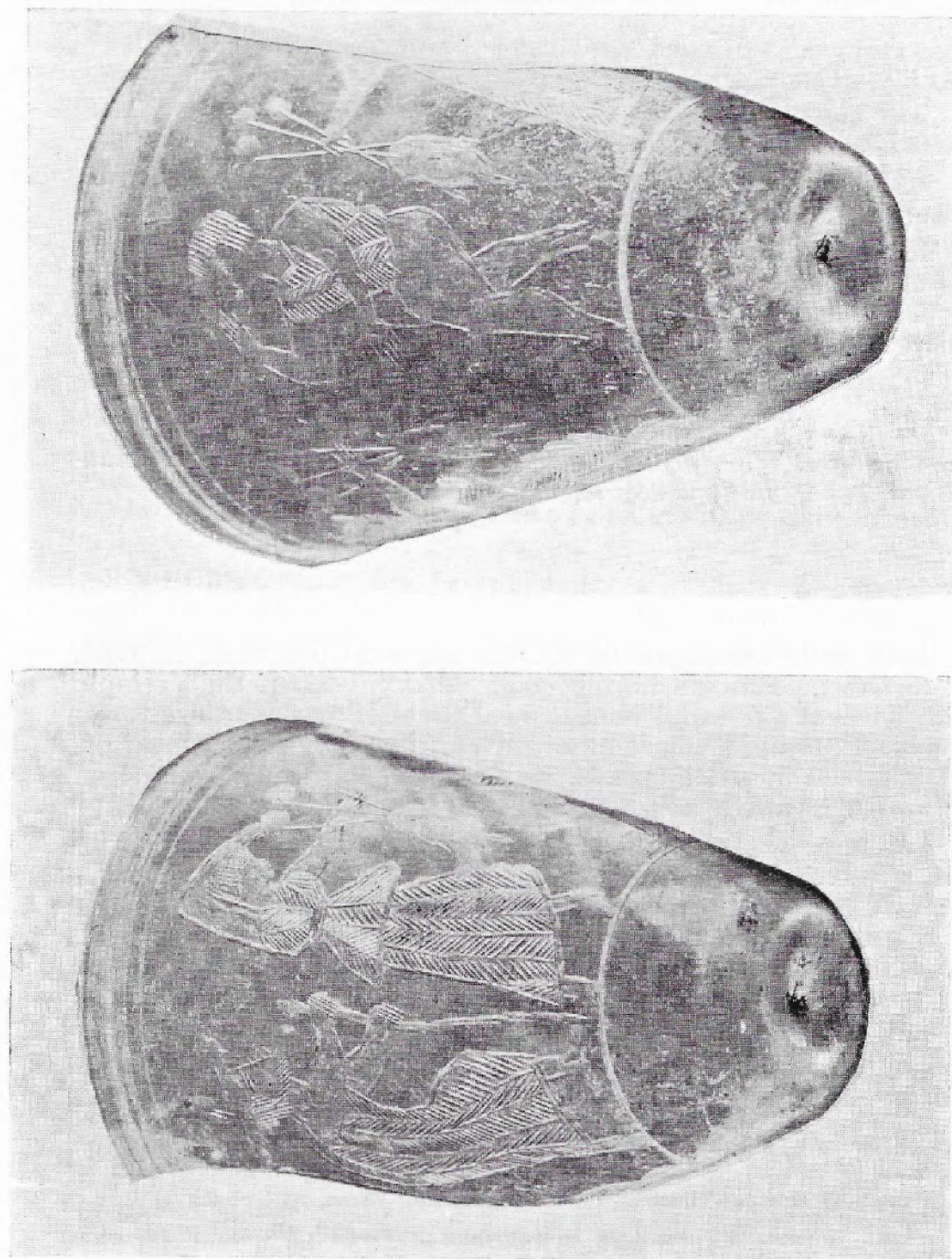


Fig. 30. — Verre à décor bachique

Mlle Isings sous le n° 106 b, 2 (49). Tout l'intérêt de la découverte tient au fait que la coupe porte des figures gravées, cinq personnages qui, en raison des cassures sont, pour deux d'entre eux, fragmentaires. Ces personnages, hauts de 8 cm, occupent la partie médiane des parois entre quatre cordons supérieurs et un cordon inférieur.

L'étude de la technique de la gravure nous permet d'apporter des précisions quant à la date de la coupe. Il semble que deux techniques soient réunies sur cette coupe et aient été employées en fonction de la partie à représenter. D'une part, les vêtements, les doigts des mains, les cheveux, les yeux, les bouches, la barbe du vieillard ont été gravés au burin ou à la pointe de pierre dure. La représentation des plis des vêtements a été particulièrement soignée ; l'artiste a fait alterner des bandes de traits obliques, de sens différents, réussissant ainsi à introduire des nuances claires et d'autres ombrées dans les plis. Tous les personnages se dégagent du fond par des contours, en creux, assez fortement soulignés. D'autre part, la plus grande partie de chaque visage, les cous, les bras, et les pieds, les jambes du danseur ainsi que le décor végétal sont représentés à la meule ou au sable, ce qui retire au verre sa transparence.

Le style de la décoration est celui du groupe IV de M. Fremersdorf (50), défini par les deux caractéristiques suivantes : passage du figuratif au linéaire, visible dans les cheveux et les yeux ; représentation de la vie. L'auteur cite, à l'appui de sa démonstration, un certain nombre d'exemples appartenant tous au iv^e siècle après J.-C. : la coupe de Worringen, trouvée en 1881 près de Cologne, actuellement au musée de Toledo (Ohio, Etats-Unis), qui représente Vénus et un Amour dans une taverne ; la coupe des quatre gardes chrétiens qui se trouve au musée de Cologne ; la célèbre coupe du cirque découverte en 1910 à Cologne-Braunsfeld et la coupe de la chasse au lièvre découverte en 1926 à Cologne-Müngersdorf. Ces quatre coupes proviennent du même atelier de Cologne.

On retrouve le même style de décoration sur un fragment de verre du iv^e siècle, publié par W. Binsfeld (51), sur des coupes du musée de Cologne (n°s 658 et 30 694) (52), sur une coupe trouvée à Cobern, près de Coblenz, maintenant au musée de

[49] C. Isings, *Roman glass from dated finds*, Groningen, 1957, p. 127.

[50] Christliche Leibwächter auf einem geschliffenen Kölner Glasbecher des 4. Jahrhunderts, in *Festschrift für Rudolf Egger*, Klagenfurt, 1952, p. 66-83.

[51] W. Binsfeld, Neuere Funde aus dem vierten Jahrhundert in Köln, in *Köln-Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 6, 1962-1963, p. 96-97.

[52] A. Kisa, *Das Glas im Altertum*, II, Leipzig, 1908, p. 665 ; *Illustrated London News*, 4 oct. 1930, p. 589.

Darmstadt (53), sur un grand verre à décor bachique exposé au Musée archéologique de Naples (54) et peut-être aussi sur le gobelet de Strasbourg qui raconte le miracle de Moïse frappant le rocher dans le désert et le sacrifice d'Abraham (55). Ainsi, tant par sa forme que par le style de sa décoration, la coupe de Vienne peut être datée du iv^e siècle après J.-C. Il n'est pas impossible qu'elle soit issue d'un atelier de verrier rhénan, car une provenance locale doit être exclue.

La scène représente une danse. Les danseurs, au nombre de cinq (quatre hommes et une femme), forment un seul groupe centré autour du danseur aux jambes nues qui apparaît comme le personnage principal puisque les regards des autres personnages sont dirigés sur lui. En partant de la gauche, nous trouvons un vieillard barbu, aux cheveux longs qui tombent dans la nuque, le sommet du crâne couvert par une sorte de calotte surmontée de trois feuilles, et revêtu d'un long manteau qui lui dégage les bras. Le dos courbé, il s'appuie de ses deux mains sur un bâton tortu ; il semble immobile. Devant lui, une femme esquisse un pas de danse dans sa direction. Elle est revêtue du *chiton* drapé avec un repli formant une sorte de corsage et serré à la taille (56). Le bras droit est replié au-dessus de la tête et dissimule en partie la chevelure ; le bras gauche tient une plante, munie de racines en touffe, par une des trois tiges fleuries. Les bras et les pieds sont nus ; la tête est tournée vers le danseur principal. Celui-ci porte une courte tunique, sans manches, qui s'arrête à la ceinture ; le reste du corps semble nu, ce qui est fréquent chez les danseurs bachiques (57). Au mouvement des pieds s'ajoute celui de ses bras qu'il balance alternativement de bas en haut. Derrière lui, les autres personnages sont incomplets. Eux aussi portent le grand manteau semblable à celui du vieillard ; l'un tient de la main droite la même plante à fleurs et racines que celle de la danseuse. Il a le corps incliné et les jambes très écartées. L'autre, la tête relevée, les cheveux maintenus par un triple bandeau, tient de la main gauche une branche munie de feuilles étroites et terminée par une touffe de fleurs. Les cinq personnages sont pieds nus.

On retrouve sur la coupe de Cobern des similitudes de vêtements : les danseuses portent le *chiton* replié et serré à la

(53) *Germania Romana, ein Bilderatlas*, Bamberg, 1922, p. XXIII, pl. 92, 3-4. Description in *Röm.-Germ. Korr. Blatt*, VII, 1914, p. 12.

(54) Inv. n° 138739. Le décor est très proche de celui du verre viennois.

(55) A. Straub, *Le cimetière gallo-romain de Strasbourg*, Strasbourg, 1881, p. 93 ; R. Forrer, *Strasbourg-Argentorate*, Strasbourg, 1927, pl. XLI ; J.-J. Hatt, *Strasbourg au temps des Romains*, Strasbourg-Paris, 1953, fig. 25.

(56) A rapprocher du vêtement porté par les personnages féminins sculptés sur le bas-relief de la translation des reliques (fig. 29).

(57) V. F. Weege, *Der Tanz in der Antike*, fig. 220-221.

ceinture ; le danseur paraît avoir les jambes nues et l'étrange couvre-chef qu'il porte sur la tête rappelle celui du vieillard de la coupe de Vienne.

Peut-on attribuer un caractère à cette danse ? Selon toute vraisemblance, nous nous trouvons en présence d'une danse agraire ; les plantes à racines, les feuilles qui ornent la tête du vieillard, la branche que tient le danseur au bandeau l'attestent. Peut-on y voir alors la représentation d'un cortège bachique auquel participeraient le vieillard qui serait Silène, appuyé sur son thyrses, avec des feuilles de vigne (?) dans les cheveux, une ménade et plusieurs bacchants ? La coupe de Vienne peut être rapprochée de la coupe de Cobern précédemment citée pour ses analogies avec la nôtre, et qui porte un cortège bachique, du grand verre de Naples et surtout d'une coupe tardive de Bonn, aussi à décor bachique et où l'on aperçoit deux personnages tenant dans chaque main une plante munie de ses racines et qui offre une certaine ressemblance avec celles de Vienne (58).

La découverte d'un verre à sujet bachique dans un lieu de culte consacré à une autre divinité, Cybèle, peut paraître étrange. En fait cette découverte n'est pas isolée ; les fouilles ont mis au jour un *oscillum* et deux masques de satyre, en marbre. D'autre part entre les deux divinités, Cybèle et Bacchus, s'est très vite établi un syncrétisme né des analogies entre cultes à caractère orgiastique (59).

Ainsi tant par sa valeur comme œuvre d'art que par l'enseignement qu'elle nous fournit dans le domaine religieux, la coupe de Vienne est à ranger parmi les documents les plus intéressants pour la connaissance de l'histoire de la cité du Bas-Empire (60).

Les œuvres d'art que nous venons d'étudier donnent une fausse idée de l'art provincial au Bas-Empire, car toutes sont des œuvres d'importation, soit de Rome pour les portraits, soit d'Arles pour les sarcophages eux-mêmes copiés de modèles romains, soit de Rhénanie pour la verrerie. Elles obéissent aux courants esthétiques de l'époque. On ne peut cependant sous-estimer leur valeur ; l'art du Bas-Empire est encore très soigné. La seule œuvre que nous pouvons attribuer à un atelier provincial, peut-être viennois, est le bas-relief de la translation des reliques. Lui seul est empreint de ce

(58) H. Lehner, *Führer durch das Provinzialmuseum in Bonn*. - I. Band : *Die antike Abteilung*, Bonn, 1915, pl. XVII, 4. La même planche figure aussi in *Germania Romana*, pl. 85, 8.

(59) Cf. A. Bruhl, *Liber Pater, origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, Paris, 1953, p. 252.

(60) Cette étude a été publiée, sous le titre : Verre à décor bachique trouvé à Vienne (Isère), in *Gallia*, XXV, 2, 1967, p. 169-173.

caractère à la fois populaire et familier qui nous touche profondément et qui s'inscrit dans une longue chaîne d'œuvres d'art d'époques différentes, puisque l'art populaire est de tous les temps et entre difficilement dans le cadre chronologique où serait tenté de l'enfermer l'historien (61).

(61) F. Benoit a déjà souligné cette pauvreté de la sculpture provinciale, en Provence, au Bas-Empire, qu'il oppose à l'abondance des œuvres locales découvertes dans le Nord-Est de la Gaule, en Champagne et en Rhénanie (*Sculptures d'art provincial au Bas-Empire en Provence*, in *Provence Historique*, juillet-septembre 1950, p. 16-31). La décadence de la sculpture gauloise au IV^e siècle a été mise en évidence par J.-J. Hatt qui lui attribue des causes économiques (*Sculptures gauloises*, p. 89). L'art du Bas-Empire, en Gaule, a été influencé par la cour impériale de Trèves puis d'Arles qui en a fait un art académique, excluant toute originalité typiquement provinciale. Cf. H. Koethe, *La sculpture romaine au pays des Trévires*, in *R. A.*, 10, 1937, p. 199-239.

TROISIEME PARTIE

NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT DU CHRISTIANISME

CHAPITRE VIII

L'APPARITION DU CHRISTIANISME ET LES PERSECUTIONS

L'introduction du christianisme à Vienne et la création de l'Eglise viennoise sont parmi les questions les plus controversées concernant les débuts de la nouvelle religion en Gaule. La source unique est la lettre des chrétiens lyonnais à leurs frères d'Asie et de Phrygie relatant la persécution qui sévit à Lyon en 177 ap. J.-C., lettre qui a été rapportée par Eusèbe de Césarée. Les nombreuses exégèses qui ont été faites de ce document ont permis à leurs auteurs des conclusions opposées que nous analyserons ici (1). Récemment la controverse a rebondi avec l'hypothèse suggérée par Jean Colin, selon laquelle Eusèbe aurait confondu la Gaule et la Galatie et que le martyre de 177 avait eu lieu, en fait, à Sebastopolis-Herakleopolis du Pont, et non à Lyon (2).

I. — Formation de l'Eglise viennoise

Eusèbe de Césarée, *Hist. ecclés.*, V, I, 1-3 (3) : " La Gaule fut donc le pays où fut installé le stade où eurent lieu ces événements : elle a des métropoles illustres et qui l'emportent sur les autres de la contrée :

(1) Cf. art. **Vienne**, rédigé par H. Leclercq in *Dict. d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, tome XVI, Paris, 1953, col. 3047-3050.

(2) J. Colin, **L'Empire des Antonins et les martyrs gaulois de 177**, Bonn, 1964. L'auteur a présenté sa thèse dans deux articles : *Martyrs grecs de Lyon ou martyrs galates ?* in *L'Antiquité classique*, 33, 1964, p. 108-115 ; *Saint Irénée était-il évêque de Lyon ?*, in *Latomus*, XXIII, 1, 1964, p. 81-85. Parmi les comptes rendus, nous pouvons citer : S. Rossi, *Ireneo fu vescovo di Lione*, in *Giornale Italiana di Filologia*, 17, 1964, p. 239-254 et *Il cristianesimo della Gallia e i martiri di Lione*, *ibid.*, p. 289-320 ; B. Hemmerdinger, *Saint Irénée évêque en Gaule ou en Galatie ?*, in *R. E. G.*, 77, 1964, p. 291-292 ; E. Demougeot, *A propos des martyrs lyonnais de 177*, in *R. E. A.*, 68, 1966, p. 323-331 ; A. Audin, *Les martyrs de 177*, in *Cahiers d'Histoire*, XI-4, 1966, p. 343-367 ; P. Wuilleumier, *Le martyre chrétien de 177*, in *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à Jérôme Carcopino*, Paris, 1966, p. 987-990.

celles-ci s'appellent Lyon et Vienne ; elles sont traversées l'une et l'autre par le fleuve du Rhône, qui coule d'un flot abondant à travers tout le pays. Au sujet de leurs martyrs, les très illustres Eglises de ces cités envoient donc un rapport écrit aux Eglises d'Asie et de Phrygie, et elles racontent tout ce qui s'est passé chez elles de la manière suivante.

Les serviteurs du Christ qui pèrègrinent à Vienne et à Lyon en Gaule aux frères de l'Asie et de la Phrygie qui ont la même foi et la même espérance que nous en la rédemption, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus, Notre Seigneur".

I, 17 : "Toute la colère de la foule, aussi bien que celle du gouverneur et des soldats, se concentra sans mesure sur Sanctus le diacre de Vienne, et sur Maturus..."

I, 29 : "Le bienheureux Pothin, à qui avait été confié à Lyon le ministère de l'épiscopat, ...".

XXIII, 3 : "...Une autre (lettre) encore des chrétientés de Gaule dont Irénée était l'évêque, ...".

XXIV, 11 : "Parmi eux se trouvait aussi Irénée, écrivant au nom des frères qu'il dirigeait en Gaule".

Conclusions :

1. Dès le milieu du II^e siècle ap. J.-C., existe à Vienne une communauté religieuse.

2. Une incertitude plane quant à l'autonomie de l'Eglise viennoise.

Deux hypothèses peuvent être formulées.

Première hypothèse : Vienne et Lyon forment deux Eglises distinctes (4).

Les arguments :

— Nous savons que Lyon possède une Eglise dès le II^e siècle (Eusèbe, V, I, 29). Or dans le texte d'Eusèbe, Vienne est nommée avant Lyon, ce qui prouverait qu'elle aussi possède son Eglise.

— Deux personnages sont désignés nommément, Pothin, chargé du ministère de l'épiscopat à Lyon et Sanctus, diacre de Vienne. Rien dans cette titulature ne prouve que Vienne n'aurait pas eu alors, comme Lyon, un évêque.

— La titulature dont Eusèbe affuble Irénée (V, XXIII, 3 et XXIV, 11) désigne la fonction de métropolitain des diocèses de Gaule, mais n'exclut pas l'existence d'autres évêques (5).

(3) Collection Sources chrétiennes, n° 41 (livres V-VII), Paris, 1955 (Trad. de G. Bardy).

(4) Cette thèse a été développée par A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig, 1902, p. 327-328.

(5) Quelle que soit l'exégèse que l'on puisse faire de la formule d'Eusèbe, il faut reconnaître qu'elle n'est pas très claire (Cf. G. Bardy, in Eusèbe de Césarée, *Hist. Ecclés.*, tome II, Paris, 1955 (Sources chrétiennes), p. 67, note 3).

Seconde hypothèse : Vienne et Lyon forment une seule Eglise (6).

Les arguments :

— " L'intitulé de la lettre prouve plutôt pour que contre l'unité des deux Eglises. C'est l'analogie des suscriptions employées au I^{er} et au II^e siècles par les Eglises de Rome, de Corinthe, de Smyrne... " (7). " Le fait que Vienne est nommée d'abord... ne peut être qu'une politesse des Lyonnais à l'égard de leurs confrères de Vienne " (8).

— Malgré l'ambiguïté, précédemment soulignée, du texte d'Eusèbe (V, XXIII, 3 - XXIV, 11), Irénée semble avoir été évêque unique pour toute la Gaule. Un tel fait se conçoit à une époque où le christianisme n'est pas encore solidement implanté en Occident (9). De toute façon, il faut exclure l'existence d'un évêché à Vienne, avant le III^e siècle (10).

L'événement est essentiellement lyonnais ; les magistrats de la colonie de Lyon, même le légat de Lyonnaise n'avaient aucune autorité pour agir à Vienne, cité qui relevait du gouverneur de Narbonnaise. D'ailleurs, hormis Sanctus, aucun autre Viennois n'est mentionné, ce qui prouve que celui-ci a été arrêté à Lyon. Mais qui est Sanctus ? A-t-il été placé, comme le voudraient L. Duchesne (11), E. Griffe (12) et G. Bardy (13), à la tête de l'Eglise de Vienne, en vertu d'une délégation de l'évêque de Lyon ? ou bien n'appartient-il pas lui-même à l'Eglise de Lyon, au même titre que Pothin et Irénée ? Cette intéressante hypothèse a été formulée par M. Marrou (14). En effet *ton diakonon apo Biennes* signifie "le diacre (originaire) de Vienne", plutôt que "Le diacre (de l'Eglise) de Vienne". Le clergé de cette Eglise naissante de Lyon n'aurait alors comporté qu'un seul représentant des trois ordres : l'évêque Pothin, le prêtre Irénée, le diacre Sanctus, celui-ci originaire de Vienne.

Cette interprétation est donc en accord avec ce que l'on sait de la création du siège épiscopal de Vienne et sans vouloir rejeter définitivement la première hypothèse, il est plus logique d'admettre qu'à l'époque de la persécution lyonnaise de

[6] Cf. E. Vacandard, L'indistinction des Eglises de Lyon et de Vienne, in *Bull. d'anc. litt. et d'arch. chrét.*, 1912, p. 128-131.

[7] L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 1^{re} édit., tome 1, Paris, 1894, p. 39.

[8] L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. 1, Paris, 1907, p. 257, note 1.

[9] L. Duchesne, *Fastes épiscopaux...*, p. 39 et 41. E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. 1, Paris, 1947, p. 55 et 62.

[10] Cf. ci-dessous, chap. IX.

[11] *Fastes épiscopaux...*, p. 40.

[12] *Ouv. cité*, p. 14 et 15.

[13] Eusèbe de Césarée, *Hist. Ecclés.*, p. 10, note 19.

[14] H. I. Marrou, Lyon et l'histoire ancienne du christianisme, in *Association Guillaume Budé, Congrès de Lyon, 1958, Actes du Congrès* [Paris, 1960], p. 328-329.

177 ap. J.-C., la chrétienté viennoise était encore inorganisée, relevant sans doute des autorités religieuses lyonnaises, et que c'est au siècle suivant qu'une hiérarchie lui fut attribuée, en la personne de Crescens, premier évêque viennois (15).

Plus récemment, P. Nautin, se fondant sur l'intitulé de la lettre des chrétiens de Gaule qui nomme Vienne puis Lyon, a soutenu l'idée qu'Irénée avait d'abord été évêque de Vienne et qu'ensuite, tout en conservant son premier évêché, il y avait joint celui de Lyon, la réunion de ces deux évêchés s'expliquant par les temps difficiles de la persécution (16). Avant Irénée, Pothin aurait été seulement évêque de Lyon, ce qui impliquerait qu'il existait aussi un évêque à Vienne. Enfin l'Eglise de Vienne aurait pu être fondée avant celle de Lyon, si l'on songe que le courant chrétien, venu du Midi, a remonté la vallée du Rhône (17). Ainsi, selon P. Nautin, Vienne possédait un évêché au II^e siècle.

Cette troisième hypothèse nous paraît particulièrement audacieuse et nous la rejetons. Rien, en effet, dans le texte d'Eusèbe ne permet de préciser quelles sont les chrétientés de Gaule que dirige Irénée (XXIII, 3). D'autre part, l'auteur fait fi de la liste d'Adon et des suscriptions conciliaires qui n'autorisent pas à remonter au-delà du III^e siècle (18).

A ce sujet, A. Audin pense que le siège épiscopal s'est déplacé, au milieu du III^e siècle, de Lyon à Vienne, "en liaison avec la disparition de l'Eglise grecque et l'accession d'une Eglise spécifiquement romaine" (19). C'est oublier que la lettre de Cyprien au pape Etienne, datée de 254, nomme Faustin évêque de Lyon, ce qui rend insoutenable une telle théorie (20).

II. — Les persécutions

Si le diacre Sanctus fut le premier martyr viennois, à l'occasion d'un événement étranger à la cité des Allobroges, la légende nous a laissé le souvenir d'autres martyrs, persécutés à Vienne, à la même époque, sous le règne de Marc Aurèle (21). Ces martyrs, au nombre de trois, se nommaient Séverin, Exsupère

(15) Cf. ci-dessous, chap. IX.

(16) *Lettres et écrivains chrétiens des II^e et III^e siècles*, Paris, 1961, p. 93-95.

(17) Cf. P. Wuilleumier, *Lyon métropole des Gaules*, Paris, 1953, p. 94.

(18) Cf. chap. IX.

(19) *Sur les origines de l'Eglise de Lyon...*, p. 233-234.

(20) *Lettres*, LXVIII.

(21) Mabillon, *Acta sanctorum ordinis sancti benedicti, saeculi quarti, pars secunda*.

et Félicien. Leurs corps restèrent, pendant plusieurs siècles, inhumés dans un faubourg de la ville, au lieu-dit Brennier, jusqu'au début du ix^e siècle, date à laquelle, selon un diplôme de l'empereur Lothaire (22), l'archevêque de Vienne Bernard les fit exhumer et transporter dans un monastère qu'il avait fait construire à Romans (23). C'est alors que fut composé en leur honneur et gravée sur le monument contenant leurs reliques une épitaphe aujourd'hui disparue (24).

En fait, l'existence de ces trois martyrs, au ii^e siècle, est imaginaire. Seuls les noms sont réels et se rapportent à l'abbaye de Saint-Maurice-en-Valais, dont on connaît les liens avec les monastères Griniens de Vienne (25) : Exsupère était l'un des compagnons de saint Maurice qui subit le martyre à Agaune (aujourd'hui, Saint-Moritz) à la fin du iii^e siècle, Sévérin fut abbé de Saint-Maurice au début du vi^e siècle. L'invention des martyrs est tardive. Elle doit être liée au souvenir de saint Maurice dont le nom remplaça, au début du viii^e siècle, celui des Sept frères Macchabées pour la cathédrale de Vienne (26). C'est alors que l'on profita de l'événement pour augmenter le nombre des martyrs viennois.

L'existence de saint Ferréol, le martyr le plus célèbre de Vienne, ne semble pas plus réelle, hormis le nom, que celle des trois martyrs précédents. E. Griffe pense qu'il fut martyrisé au milieu du iii^e siècle, à l'époque de la persécution de Dèce (27). Le texte le plus ancien relatant cet événement est la *Passio* de saint Ferréol (28). Il date probablement du v^e siècle (29). Par ce récit, nous apprenons que le légionnaire Ferréol, ayant été dénoncé comme chrétien, fut conduit devant le tribunal de Crispinus, gouverneur de Vienne. Là, sommé de sacrifier aux dieux de l'Empire, Ferréol confessa hautement sa foi dans le Christ. Crispinus le fit alors battre de verges et jeter, chargé de chaînes, dans un cachot. Le matin du troisième jour, s'apercevant que ses chaînes étaient tombées, Ferréol s'évada. Une fois la porte de Lyon franchie, il traversa le Rhône à la nage et,

(22) *Diploma Lotharii Imperatoris. Pro Romensi monasterio in territorio Viennensi*, in dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. VIII, Paris, 1871, p. 380-381, n° 22.

(23) Et non pas dans une église du voisinage dédiée à saint Romain, comme le rapporte la tradition qui attribue le transfert à l'évêque Paschase, au début du v^e siècle (Cf. Adon, *Martyrologe*, 19 novembre).

(24) A. 5, p. 1 et s.

(25) Cf. ci-dessus, p. 86.

(26) Cf. ci-dessus, p. 66.

(27) *Ouv. cité*, p. 111, note 76.

(28) Th. Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera - Passio sancti Ferreoli martyris*, Vérone, 1731, p. 406-408. Cf. de Terrebasse, *Opusculum (Histoire, Archéologie)*, Vienne, 1880, p. 145-162.

(29) Date jugée douteuse par G. et P. F. Fournier (Saint Julien de Brioude, saint Ferréol de Vienne, saints Ilpide et Arcons, in *Almanach de Brioude*, t. 46, 1966, p. 23). Cf. ci-dessous.

gagnant le grand chemin, le suivit jusqu'au Gier. C'est là qu'il fut rejoint par ses poursuivants et, ramené au bord du Rhône, massacré au lieu même où son tombeau fut plus tard honoré.

H. Delehayé range, avec raison, ce récit parmi les romans historiques (30) et ce ne sont pas les circonstances de la découverte de ses reliques, au moment de leur transfert dans une nouvelle église (31), qui sont de nature à authentifier l'existence de saint Ferréol. Voici comment furent retrouvés dans l'église primitive les restes du glorieux martyr. C'est le gardien de l'église qui en a fait le récit à Grégoire de Tours.

Les vertus de saint Julien, 2 (in *M. G. h., s. r. m.*, I, p. 565) : "Après avoir passé une partie de la nuit en prière, de nombreux abbés et moines réunis pour cette tâche prirent la pioche et se mirent à creuser la terre. Parvenus à une certaine profondeur, ils rencontrent trois tombes et soudain ce qu'ils voient les frappe d'étonnement. Personne, en effet, ne pouvait affirmer quelle était la tombe du bienheureux martyr. Tandis que, restés bouche-bée, tous demeuraient immobiles, un des assistants, poussé, je crois, par l'inspiration divine, s'écria — c'était une ancienne tradition, très répandue de bouche à oreille dans les gens du peuple — que la tombe du martyr Ferréol renfermait la tête du confesseur Julien. Si on les ouvre toutes les unes après les autres, on pourra reconnaître celle qui garde les restes du martyr Ferréol. A ces paroles, l'évêque ordonne que tout le monde se prosterne pour prier. La prière terminée, il s'approche des tombes. Il n'y avait qu'un seul cadavre dans chacune des deux premières que l'on découvrit. Mais lorsqu'on eut ouvert la troisième, on y trouva le corps parfaitement conservé d'un homme, couvert de vêtements intacts, la tête coupée, et qui serrait dans ses bras une autre tête... Alors l'évêque, plein d'une grande joie, déclara qu'il n'y avait nul doute, que c'étaient bien là les restes de Ferréol et la tête du martyr Julien. C'est ainsi qu'au milieu des chants de l'Eglise et des applaudissements de la foule, le corps est, par la volonté divine, transféré de son antique demeure dans le lieu où il est maintenant honoré".

Moins loquace que Grégoire de Tours, Sidoine Apollinaire, dans une lettre écrite à Mamert vers 472, se contente de faire allusion à la translation.

Lettre VII, 1 : "A toi seul a été accordée, depuis le confesseur Ambroise inventeur, suivant le récit de nos aïeux, de deux martyrs, la translation complète du martyr Ferréol qui trouva la mort dans cette région de la terre, et auquel fut ajoutée la tête de notre Julien".

Ce dernier membre de phrase plaide contre l'authenticité du récit de Grégoire de Tours. D'une part, la passion de saint Ferréol ne fait aucune mention de saint Julien ; d'autre part, Sidoine Apollinaire semble exprimer, par les mots qu'il emploie, une certaine réserve. Il est donc probable que cette interpolation

(30) *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1955, p. 114.

(31) Cf. ci-dessus, p. 83-84.

fut ajoutée dans le cours du VI^e siècle (32). Cela prouve que la passion de saint Ferréol fut rédigée avant la seconde moitié du V^e siècle (33).

Le récit de Grégoire de Tours mentionne la découverte de trois tombes, dont l'une est celle de saint Ferréol. Le *Bréviaire* de Vienne, à la date du 18 septembre, nous donne le nom de deux autres martyrs : il s'agit de Rusticus et d'Arsenius. Or ces noms sont ceux de deux évêques auvergnats (le second s'appelant en réalité Artemius). Partant de cette constatation, G. de Manteyer pense que Mamert est allé chercher dans la liste des évêques d'Auvergne les noms des deux compagnons de Ferréol, parce que Julien était un martyr considéré comme proprement auvergnat, alors qu'il faut reconnaître en lui un doublet du martyr d'Antioche, fêté le 9 janvier dans le martyrologe romain (34). Quant au nom de Ferréol, G. de Manteyer pense que Mamert l'a emprunté à Tonantius Ferreolus, préfet du prétoire des Gaules en 451.

La découverte des reliques de saint Ferréol par Mamert offre aussi peu de véracité que celle des corps des saints Gervais et Protais par Ambroise, à laquelle Sidoine Apollinaire la compare, sans se douter d'ailleurs à quel point un tel rapprochement comporte une part d'incrédulité, voire même d'ironie. Comme pour Séverin, Exsupère et Félicien, il s'agit d'une invention de toutes pièces, destinée à donner de l'éclat à l'Eglise viennoise. Comme celle-ci manquait de martyrs, elle en a cherché d'inconnus sur place. Mamert n'a fait, en ce domaine, que suivre l'exemple illustre de l'évêque de Milan, dont il connaissait la découverte puisqu'une partie des reliques de Gervais et de Protais avait été acheminée vers Vienne.

III. — La résistance du paganisme

Les témoignages sont innombrables de la disparition à peu près complète du paganisme dans les villes de Gaule, dès le début du V^e siècle (35).

Orose, *Contre les païens*, V, 2 : " Romain et chrétien, j'aborde partout des chrétiens et des Romains. Je ne crains pas les dieux de mon hôte ".

[32] Cf. Pio Franchi dé Cavalieri, S. Genesio di Arelate, S. Ferreolo di Vienna, S. Giuliano di Brivas, in *Note agiografiche*, fasc. VIII (*Studi e testi*, 65), Rome, 1935, p. 203-229.

[33] Cf. E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. III - *La cité chrétienne*, Paris, 1965, p. 233.

[34] G. de Manteyer, Les origines chrétiennes de la II^e Narbonnaise, des Alpes Maritimes et de la Viennoise (364-483), in *Bull. Soc. ét. hist. scient. et littér. des Hautes-Alpes*, 1924, p. 131 et s.

[35] Cf. E. Griffe, La pratique religieuse en Gaule au V^e s., in *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, 1962, p. 241. A Carthage c'est à l'extrême fin du IV^e siècle que se convertit au christianisme l'aristocratie (G. C. Picard, *La Carthage de saint Augustin*, p. 211).

Saint Augustin, *Lettre* 232, n° 3 (lettre aux païens de Madaure). " (Vous voyez les temples des idoles,) les uns tomber en ruine sans que l'on cherche à les rétablir, d'autres murés, d'autres que l'on fait servir à d'autres usages; et les idoles mêmes ou brisées, ou brûlées, ou enterrées, ou abattues ".

L'exercice du paganisme était, en effet, condamné par la législation impériale. En 391, Théodose avait interdit, dans tout l'Empire, sous peine de confiscation, toute pratique païenne. En Occident, Stilicon préconisa, en novembre 407, la destruction des autels et des temples, l'enlèvement des statues païennes; l'année suivante, les païens furent exclus des fonctions civiles et militaires. En 425 enfin, Théodose II et Valentinien III englobaient dans une même condamnation paganisme, hérésie et schisme (36).

Le renouvellement de ces interdictions prouve que le paganisme n'était pas mort. Nous avons déjà montré quelle audience il rencontrait, dans la seconde moitié du v^e siècle, au sein de l'aristocratie viennoise, au point que l'évêque Mamert redoutait d'introduire dans la liturgie chrétienne de nouvelles pratiques (37). Cependant cette résistance du paganisme apparaît de plus en plus faible: ainsi le " temple de Cybèle " — les trouvailles de monnaies, de céramiques, de fragments de verre l'attestent — agrandi au III^e siècle, a été fréquenté jusqu'à la fin du IV^e siècle (38). Après cette date il fut abandonné. Le christianisme était sur le point de triompher définitivement, sous la conduite d'une hiérarchie déjà plus que séculaire.

(36) Sur la législation impériale, cf. G. Le Bras, *Histoire du Droit et des Institutions de l'Eglise en Occident*, t. III - *L'Eglise dans l'Empire romain (IV^e - V^e s.)*, par J. Gaudemet, Paris, 1958, p. 649-652.

(37) Cf. ci-dessus, p. 105.

(38) Cf. Informations archéologiques, in *Gallia*, XXVI, 2, 1968, p. 583.

CHAPITRE IX

L'HISTOIRE EPISCOPALE

L'histoire épiscopale montre que les cités gauloises, dans un désir évident de célébrité, ont cherché à faire remonter aux premiers temps du christianisme la création de leur Eglise et l'installation d'un siège épiscopal. Vienne n'a pas résisté à la tentation. Grâce à la similitude du nom, elle identifia Crescens, son premier évêque, avec le disciple de saint Paul et remplaça la Galatie, but du voyage de celui-ci, par la Gaule (1). L'assimilation ne résista pas cependant à l'analyse des historiens qui l'estimèrent erronée et proposèrent une autre chronologie moins glorieuse, mais plus véridique.

I. — Les sources

Trois documents donnent une liste des premiers évêques de Vienne et l'époque à laquelle ils ont vécu : le plus important est le catalogue d'Adon (2).

A. — LE CATALOGUE D'ADON.

Il est contenu dans la Chronique qu'Adon rédigea depuis les origines du monde jusqu'à l'année 867, c'est-à-dire en un temps où il était archevêque de Vienne. Il mentionne quarante-huit évêques. En voici quelques extraits concernant les évêques ayant exercé leur ministère sous l'Empire romain.

(1) Cf. Bellet, *Dissertation historique sur la mission de saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul, évêque et fondateur de l'église de Vienne dans les Gaules au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne*, Lyon-Valence, 1873. Plus récemment, Chanoine Bouisson, *Les origines chrétiennes de la vallée du Rhône*, in *Rhodania*, Compte rendu du Congrès de Dijon, XXIV, 1948, p. 27-29. Cf. II. Timothée, 4, 10 : "Crescens est allé en Galatie".

(2) La Chronique d'Adon raconte l'histoire du monde des origines au IX^e s., en mettant l'accent sur les événements militaires, politiques et religieux et en citant, à partir de l'ère chrétienne, tous les évêques de Vienne. Jusqu'au début du VIII^e s., la Chronique d'Adon n'a de valeur, pour l'histoire de l'Eglise de Vienne, que par le catalogue épiscopal qu'elle contient (Bonne analyse de la valeur de la Chronique d'Adon, in *D. A. C. L.*, art. *Vienne*, col. 3051-3056).

Adon, *Chronique*, 6 (in Migne, *P. L.*, t. 123, Paris, 1852, col. 79-97).

Col. 79 : " C'est à cette époque (règne de Néron), croit-on, que Paul arriva en Espagne et qu'il laissa ses disciples prêcher, Trophime à Arles, Crescens à Vienne ".

Col. 81 : " C'est au temps de cet empereur (Trajan), que le vénérable vieillard Zacharias, évêque de l'Eglise de Vienne, subit le martyre. En effet, le premier, Crescens, disciple des Apôtres, ne resta à Vienne que peu d'années. Après son départ pour la Galatie, le troisième, Martin, évêque et disciple des Apôtres, s'installa à Vienne " (3).

Col. 82 : " Verus, évêque de Vienne, qui fut un des disciples et des auditeurs des Apôtres, à l'époque de Trajan, brilla par sa culture et sa foi... De même, en ce temps-là (Hadrien), Justus, évêque de Vienne, fut le plus célèbre par sa foi ".

Col. 83 : " Justus encore célèbre parmi les évêques de Vienne... Justus évêque de Vienne, épuisé par un long exil, fut un glorieux martyr " (règne de Marc Aurèle).

Col. 84 : " ...Dionysius aussi, auditeur des disciples du Christ, gouvernait l'Eglise de Vienne... Dionysius, à ce qu'on dit, fut le plus savant des évêques de Vienne " (règne de Commode).

Col. 85 : " Et Paracodes, évêque de Vienne, brillant dans l'enseignement de la foi, comme dans sa révélation, resta jusqu'à l'époque de Maximin ".

Col. 86 : " Florentius aussi, évêque de Vienne, brilla par sa vie et par sa culture. Il resta jusqu'au règne de Gallien et de Volusien et, banni, il fut martyrisé ".

Col. 88 : " A cette époque (règne de Victorinus), Lupicinus, évêque de l'Eglise de Vienne, brilla avec éclat ".

Col. 89 : " A cette époque (règnes de Tacite et de Florian), l'évêque de Vienne Simplides brilla par sa sainteté. Mais il demeura jusqu'au règne de l'empereur Carin ".

Col. 91 : " C'est à cette époque (règne de Dioclétien) que brilla un homme très habile dans l'art de la parole, Paschasius évêque de l'Eglise de Vienne... A Vienne, sous l'épiscopat de Claude, très expert en dogme catholique... " (règne de Constantin I^{er}).

Col. 92 : " A cette époque (règne des fils de Constantin), brillait Nectarius évêque de Vienne excellent dans l'enseignement de la foi. Le premier il participa au vénérable synode de Vaison et il prêcha et enseigna publiquement dans l'Eglise l'unité de la nature, de la puissance, de la divinité et de la vertu du Père, du Fils et du Saint-Esprit ".

Col. 95 : " Les évêques Nectarius de Vienne et Hilarius de Poitiers moururent " (règnes de Gratien et de Valentinien II).

Col. 96 : " A cette époque (règnes de Gratien et de Théodose), l'Eglise de Vienne était dirigée par Nicetas, évêque très brillant dans l'enseignement de la foi ".

Col. 97 : " Mamert, évêque de Vienne remarquable, parmi d'autres choses étonnantes, institua des litanies solennelles en raison d'un fléau qui avait eu lieu avant l'Ascension du Seigneur " (règnes d'Arcadius et d'Honorius).

(3) Les prétentions d'Adon sur Crescens disciple des Apôtres sont assez modérées. Il admet un séjour passager à Vienne, avant son départ pour la Galatie où il aurait terminé sa carrière.

B. — LES FAUX PRIVILÈGES.

Il s'agit d'une série de trente lettres adressées par les papes aux évêques de Vienne. La plus ancienne date du pontificat de Pic 1^{er} (vers 150) ; la plus récente est une lettre du pape Calixte II, en date du 25 février 1120. W. Gundlach, le premier, a montré que ces privilèges étaient des faux, composés sous l'œil bienveillant du pape Calixte II, antérieurement archevêque de Vienne (Guy de Bourgogne) (4). Sans mettre en doute la nature de cette compilation, L. Duchesne pensait que sa rédaction était antérieure à l'année 1068 (5). Tous les évêques viennois ne sont pas nommés dans ces lettres, mais un certain nombre d'entre eux étant en rapport avec des papes de date connue, nous avons relevé les suscriptions des sept premières lettres.

Lettres viennoises apocryphes (in *M.G.h., Epist.*, III, p. 84-109).

1. Pius évêque à son frère Verus, salut (vers 150).
2. Pius évêque à son frère Justus évêque (*id.*).
3. Victor évêque à Dionisius évêque de Vienne, salut (189-199).
4. Victor évêque à son frère Paracodes évêque, salut (*id.*).
5. Cornelius évêque à son frère Lupicinus archevêque de Vienne, salut (251-253).
6. Silvestre pape à tous les évêques des Gaules et des sept provinces (314-335) (6).
7. Zosime évêque à Simplicius archevêque de Vienne, salut (417).

Cette liste est, en général, en accord avec le catalogue d'Adon, aussi bien pour l'ordre de succession que pour la chronologie. Une seule exception : Simplicius, qui doit être assimilé au Simplides d'Adon et qui est le prédécesseur de Paschase selon l'ordre réel et non son successeur comme ici.

C. — LE LIVRE ÉPISCOPAL DE L'ARCHEVÊQUE LÉGER.

Le troisième document fut rédigé, ainsi que nous l'apprend un contemporain le chroniqueur de Novalaise (7), vers le milieu du xi^e siècle, à la demande de l'archevêque Léger (1030-1070). C'est une suite de notices sur les prédécesseurs de Léger, largement influencées par la Chronique d'Adon et même par le recueil des faux privilèges, qui étaient déjà rédigés. L. Duchesne, qui a publié le livre épiscopal (8), a cru qu'il n'était autre que l'*Hagiologe* de Vienne, seule source connue, au xiii^e siècle, sur

[4] *Der Streit der Bisthümer Arles und Vienne um den Primatus Galliarum*, Hanovre, 1890.

[5] *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. 1, p. 173-175.

[6] La lettre mentionne l'évêque Paschase.

[7] In *M.G.h., Script.*, t. VII, *Chronicon Novaliciense*, p. 127.

[8] *Ouv. cité*, p. 179-206.

l'histoire épiscopale de Vienne, à une époque où le livre épiscopal ne pouvait s'être perdu (9).

Le livre épiscopal reproduit le même ordre de succession que la Chronique d'Adon, en intercalant cependant un certain Simplicius entre Nicetas et Mamert, alors qu'il a mentionné précédemment à sa place réelle, c'est-à-dire avant Paschase, l'évêque Simplides. A ce Simplicius le livre épiscopal rapporte la lettre que lui aurait écrite le pape Zosime, renseignement qui provient, à n'en pas douter, des faux privilèges.

S'il adopte la même chronologie que la Chronique d'Adon, le livre épiscopal révèle parfois sa prudence, en usant, à propos des évêques Crescens, Verus et Justus, des termes : *traditur, dicitur, fertur* ("on rapporte que, on dit que").

II. — La liste épiscopale

A. — L'ORDRE DE SUCCESSION.

L. Duchesne a longuement analysé le catalogue d'Adon (10). Il ressort que l'archevêque disposait d'un catalogue plus ancien, dont le texte ne nous est pas parvenu, et en a conservé l'ordre pour rédiger le sien. Seul le nom du second évêque, Zacharias, ne se retrouve ni dans le martyrologe d'Adon, ni dans le martyrologe hiéronymien, ni dans les suscriptions des conciles. Nous pouvons donc conclure, avec l'auteur, que ce catalogue peut "être considéré comme un document sérieux, tenu à jour depuis plusieurs siècles, sinon depuis l'origine, et représentant la tradition authentique de l'Eglise de Vienne sur la succession de ses anciens évêques" (11).

B. — LA CHRONOLOGIE.

Dans son désir de donner à l'Eglise viennoise qu'il dirigeait un passé prestigieux, Adon fut conduit à introduire dans sa Chronique des indications erronées dont voici la liste :

Trois évêques auraient été des disciples des apôtres : Crescens, Martinus et Verus.

Trois auraient subi le martyre : Zacharias (sous Trajan), Justus (sous Marc Aurèle) et Florentius (sous Gallien et Volusien).

(9) *Ibid.*, p. 166-173.

(10) *Ibid.*, p. 145-162.

(11) *Ibid.*, p. 151.

Nectarius aurait présidé à Vaison un grand concile où fut proclamé le dogme de la consubstantialité. Ce concile est imaginaire.

Il semble qu'Adon ait été l'inventeur de ces informations qui n'existaient pas au début du v^e siècle. A cette date, en effet, le pape Zosime, adressant une lettre aux évêques de Gaule pour entériner les prétentions de l'Eglise d'Arles à la primatie sur la Narbonnaise, se référait à l'évêque Trophime qui aurait été le premier évêque envoyé en Gaule. C'est d'Arles, disait-il " que la Gaule tout entière a reçu, comme d'une source, l'irrigation de la foi " (12). Nous pouvons penser que si Vienne s'était alors glorifiée d'avoir été fondée par un disciple des apôtres, il aurait été difficile au pape de faire admettre que l'évêché de Vienne devait à Arles la lumière de l'Evangile (13).

D'autre part, la chronologie d'Adon ne résiste pas à la comparaison qu'il est facile d'établir avec les quelques données assurées que nous fournissent les suscriptions des conciles, les ordinations d'évêques étrangers et la correspondance d'écrivains chrétiens.

1. Suscriptions de concile.

Concile d'Arles - 314 (Labbe, I, 1425-30 ; Mansi, II, 463 et s. ; *Regeste Dauphinois*, 22) : " ...Verus évêque, Beda exorciste, de la cité de Vienne, de la province susdite..., sous le consulat de Volusien et d'Annianus ".

— Concile de Valence - 374 (Labbe, II, 904-907 ; Mansi, III, 491 ; *Regeste Dauphinois*, 38) : " Moi Florentius, évêque de l'Eglise de Vienne, j'ai signé ".

— Concile de Turin - 398 (cf. chapitre X) Simplicius.

— Concile d'Orange - 441 (Labbe, III, 1452-56 ; Mansi, VI, 434 et s. ; *Regeste Dauphinois*, 75) : " De la province susdite, de la cité de Vienne, Claude évêque, Auxilius et Severus diacres... ".

— Concile de Vaison - 442 (Labbe, III, 1456 ; Mansi, VI, 451 et s. ; *Regeste Dauphinois*, 77) : " De la province susdite, de la cité de Vienne, Claude évêque, Auxilius et Numatius diacres... ".

2. Ordination d'évêques étrangers.

— Lettre *Justa et rationabilis* du pape saint Léon aux évêques des Gaules pour confirmer la consécration de Ravennius comme évêque d'Arles - 449 (*P. L.*, t. 54, col. 814 ; Jaffé, 434 ; *M.G.h., Epist. Merowing.*, p. 15 ; Mansi, V, 1428 ; *Regeste Dauphinois*, 81) : " ...Audentius [de Die]..., Nicetas [de Vienne]... ".

— Ordination de l'évêque de Die par saint Mamert - 463 (cf. chapitre X).

[12] Cf. ci-dessous, chap. X.

[13] L. Duchesne, *Ouv. cité*, p. 152.

3. Correspondance d'écrivains chrétiens.

— Lettres de Sidoine Apollinaire à saint Mamert (ci-dessus, p. 98).

— Lettre de Paulin de Nole, rapportée par Grégoire de Tours, qui mentionne Simplicius (ci-dessus, p. 97-98).

Ainsi pour le premier évêque sur lequel nous avons des données sûres, Verus, il y a un écart de deux siècles entre la chronologie d'Adon et la chronologie réelle. Ce décalage diminue peu à peu : il n'est plus que d'un siècle au temps de Simplicius et d'un demi-siècle au temps de Mamert ; il disparaît avec l'épiscopat de saint Avit, second successeur de Mamert, vers

Chronologie d'Adon	Liste épiscopale	Chronologie réelle
Sous Néron (54-68)	1. Crescens	Milieu du III ^e siècle
Sous Trajan (98-117)	2. Zacharias	Vers 275
Sous Trajan (98-117)	3. Martinus	Début du IV ^e siècle
Sous Trajan (98-117)	4. Verus	Concile d'Arles (314)
D'Hadrien à Marc Aurèle (117-180)	5. Justus	Première moitié du IV ^e siècle
Sous Commode (180-192)	6. Dionysius	Première moitié du IV ^e siècle
De Septime Sévère à Maximin (193-238)	7. Paracodes	Milieu du IV ^e siècle
De Gordien à Gallien (238-268)	8. Florentius	Concile de Valence (374)
Sous Gallien et Victorin (253-270)	9. Lupicinus	Vers 385
D'Aurélien à Carin (270-283)	10. Simplicius	Concile de Turin (398) Lettre du pape Zosime (417) - Cité par Paulin de Nole
Sous Dioclétien (284-305)	11. Paschasius	Première moitié du V ^e siècle
Sous Constantin (306-337)	12. Claudius	Conciles d'Orange (441) et de Vaison (442)
Des fils de Constantin à Valens (337-378)	13. Nectarius	Milieu du V ^e siècle
De Gratien à Théodose (375-395)	14. Nicetas	Prit part à l'ordination de l'évêque d'Arles Ravennius (449)
Sous Arcadius et Honorius (395-423)	15. Mamert	Vers 450 - vers 475

Fig. 31. — Tableau comparé de la chronologie d'Adon et de la chronologie réelle

l'année 500. Il n'est donc plus possible de faire remonter la création du siège épiscopal viennois au 1^{er} siècle, mais au plus tôt au milieu du III^e siècle (Fig. 31) (14). Auparavant l'Eglise était dirigée par un diacre. A défaut de Sanctus dont nous ignorons s'il exerça réellement son ministère à Vienne (15), un autre diacre est connu : Demetrius, à qui saint Irénée adressa un discours sur la foi (16).

Si les origines apostoliques doivent être définitivement placées au rang de légende, l'antiquité du siège épiscopal viennois ne fait cependant aucun doute. Grâce aux travaux de L. Duchesne et d'E. Griffe, nous avons quelque idée de la progression du christianisme par le biais des créations d'évêchés (17). Au second siècle, seul existe le siège de Lyon. Dans la première moitié du III^e siècle, trois créations : Arles, Marseille et Narbonne. Au milieu de ce siècle, quatre nouvelles créations : Paris, Reims, Trèves et VIENNE. Au concile des évêques d'Occident qui se réunit à Arles en 314, seize églises de Gaule sur les trente-six existant sont représentées. Ce nombre doubla au cours du IV^e siècle.

Vienne a donc été, à une époque où la nouvelle religion se heurtait encore à d'innombrables difficultés, un des premiers grands centres chrétiens, capable de rivaliser avec les autres cités de la Gaule méridionale, Arles en particulier, qui allait bientôt se révéler son principal adversaire.

[14] Cf. R. Macre, Les origines de l'évêché de Vienne, in *Le Muséon*, t. 16, 1896, p. 383 et s.

[15] Cf. ci-dessus, chap. VIII.

[16] Fragments anciens édités par le cardinal Pitra, *Analecta sacra*, t. II, Tusculum, 1884, p. 202-203. Deux nouveaux fragments ont été publiés par Ch. Martin, Saint Irénée et son correspondant Démètre de Vienne, in *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. 38, 1942, p. 147-150. Cf. aussi P. Nautin, *Le dossier d'Hippolyte et de Mélicon dans les Florilèges et les historiens modernes*, *Patristica I*, Paris, 1953, p. 88-91.

[17] L. Duchesne, *Fastes épiscopaux...*, t. I, p. 1-59. E. Griffe, *La Gaule chrétienne...*, t. I, p. 51-88.

CHAPITRE X

LES GRANDS EVENEMENTS DE LA VIE RELIGIEUSE

A peine le christianisme s'était-il implanté en Gaule et avait-il vaincu les premières difficultés que d'autres surgissaient, nées celles-ci de conflits de prééminence entre les jeunes Eglises. C'est ainsi qu'à la fin du IV^e siècle, l'on voit Arles et Vienne se disputer la primatie religieuse après que la première eut ravi à la seconde la primatie civile lors de l'installation dans ses murs du préfet du prétoire des Gaules. Le moment où les événements religieux passent au premier plan coïncide avec celui où les événements politiques cessent, pour nous, d'être connus. Ceux-là se poursuivirent, coupés de trêves, jusqu'à la fin de l'Empire.

Mais la vie religieuse ne se limita pas à des querelles de préséance. Avant que ne commençât le conflit Arles-Vienne, l'Eglise de Vienne avait reçu, à la fin du IV^e siècle, la visite du grand Martin, évêque de Tours. Un siècle plus tard, elle apportait sa contribution à l'enrichissement de la liturgie avec l'institution des Rogations par saint Mamert.

I. — La visite de saint Martin

La visite qu'effectua saint Martin à Vienne, entre 386 et 389, est connue par un double témoignage :

— Un témoignage épistolaire : dans une lettre adressée vers 399 à saint Victrice, évêque de Rouen, Paulin de Nole rappelle à son correspondant leur première rencontre à Vienne.

Paulin de Nole, *Lettre XVIII*, 9 : " Tu daignes, je crois, te souvenir qu'autrefois j'eus le bonheur de voir Ta Sainteté à Vienne auprès de notre bienheureux père Martin, dont le Seigneur t'a fait l'égal quoique tu lui fusses inférieur par l'âge ".

— Un témoignage épigraphique : c'est la célèbre épitaphe de Foedula qui nous apprend que la défunte a été " baptisée jadis de la main du grand Martin " (1).

(1) Cf. ci-dessus, p. 113.

Ce n'était pas la première fois que Martin venait dans la cité des Allobroges. E. Griffe pense que le jeune homme qui fut officier dans les *scholae* de la garde impériale de 353 à 356 dut accompagner le César Julien en Gaule et se trouvait sans doute alors avec lui à Vienne au début de l'année 356 (2). Trente ans plus tard, devenu évêque de Tours, il se rendit à Vienne pour prendre possession des reliques des deux martyrs milanais Gervais et Protais dont les corps avaient été découverts cette année-là (3). L'évêque de Rouen Victrice l'accompagnait. A Vienne, Martin rencontra Paulin de Nole qui n'était pas encore baptisé (5). C'est probablement à cette occasion qu'il le guérit d'une maladie des yeux (6). A propos de cet épisode, on peut se demander, avec J. Fontaine, si derrière les soins ophtalmologiques administrés par Martin à Paulin ne se cache pas aussi une guérison spirituelle, en d'autres termes, si le dessillement des yeux de Paulin n'est pas à la fois matériel et spirituel (7).

Martin laissa à Vienne une partie des reliques de Gervais et de Protais, pour lesquels une église fut alors bâtie. On peut penser que l'évêque de Tours a participé à sa fondation puisque la jeune fille qu'il baptisa à cette époque fut inhumée, un demi-siècle plus tard, dans cette église dont elle devait être la fidèle la plus ancienne. De plus, cet acte de Martin est en parfait accord avec le titre qui lui est donné dans l'épithaphe de Foedula : *procer* ("Sa Grandeur"). Ce titre évoque l'idée d'un patronage qu'aurait exercé Martin sur la Gaule, de même que Pierre et Paul avaient reçu du Seigneur la mission de veiller sur Rome. Cette thèse a été défendue par J. Doignon (8). Elle expliquerait que Martin ait été invité par les Viennois à "poser la première pierre" d'une nouvelle église, cérémonie qu'il dut répéter assez souvent hors de son diocèse (9).

(2) *Ouv. cité*, p. 164 et 204 - Sulpice Sévère, *Vie de Martin*, 2.

(3) Cf. ci-dessus, p. 77 et chap. VII.

(4) La présence de l'évêque de Rouen confirme le but du voyage des deux évêques, lorsqu'on sait que le culte de Gervais et de Protais est attesté à Vienne, à Rouen et à Tours (H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1933, p. 351 et s.).

(5) Paulin de Nole, *Lettre XVIII*, 9. Selon P. Fabre (*Saint Paulin de Nole*, Paris, 1949, p. 31), Paulin se serait converti en 389, ce qui place la rencontre entre 386, date de la découverte des reliques de Gervais et de Protais, et 389.

(6) Sulpice Sévère, *Vie de Martin*, 19, 3.

(7) J. Fontaine, Vienne, carrefour du paganisme et du christianisme dans la Gaule du IV^e siècle, in *Bull. Amis de Vienne*, 87, 1971, p. 30.

(8) "Martinus Procer", appellation donnée à saint Martin sur une inscription de Vienne, in *B. A. F.*, 1961, p. 154-167.

(9) E. Griffe, *La Gaule chrétienne...*, t. I, p. 211.

II. — Le conflit de primatie entre Arles et Vienne

A. — LES DÉBUTS DU CONFLIT - LE CONCILE DE TURIN (398).

A partir de la fin du IV^e siècle débuta entre les principales cités du Sud-Est un conflit qui se poursuivit pendant près de de soixante-dix ans. Nous devons constater que les évêques viennois ne furent jamais les quémandeurs, mais qu'ils durent au contraire subir les attaques de leurs collègues rivaux qui finirent par l'emporter (10).

Métropole civile de sa province, Vienne avait été normalement choisie pour être aussi la métropole religieuse, à une date qu'il est difficile de fixer exactement, sans doute dans le cours du IV^e siècle (11). Or, dans la seconde moitié de ce siècle, face au pouvoir de Vienne s'élèvent les prétentions de deux églises méridionales, Marseille et Arles. Celles de Marseille résultaient d'un état de fait. L'éloignement de la métropole officielle, Vienne, avait distendu les rapports entre les deux Eglises et facilité la mainmise de Marseille sur les évêchés voisins dont elle était devenue officieusement la métropole. De plus, lors du démembrement de la province de Viennoise, vers 380, l'évêque de Marseille, se substituant à celui d'Aix, fut considéré comme le métropolitain de la nouvelle province de Narbonnaise seconde, alors que lui-même relevait toujours du ressort de Vienne. Quelque temps après, il demanda que soit mis fin à cette anomalie.

Les prétentions d'Arles s'appuyaient sur des bases juridiques plus solides. Vers 395, le siège de la préfecture du prétoire avait été transporté de Trèves à Arles, faisant de cette cité la première, en dignité, des Gaules. Ne convenait-il pas que désormais le titre de métropolitain de la province de Viennoise soit cédé par l'évêque de Vienne à celui d'Arles ?

Ces deux questions, parmi d'autres, furent évoquées au concile qui se réunit à Turin, probablement en 398 (12).

Le premier canon régla la contestation survenue à propos de Marseille et de la Narbonnaise seconde. L'évêque de Marseille Proculus recevait, sa vie durant, la dignité de primat sur les

(10) On lira avec profit les pages que L. Duchesne et E. Griffe ont consacrées au conflit (L. Duchesne, *Fastes épiscopaux...*, t. 1, p. 84-131 - E. Griffe, *Ouv. cité*, t. 1, p. 252-255 et t. II, *L'Eglise des Gaules au V^e siècle*, Paris, 1957, p. 114-129).

(11) E. Griffe, *Ouv. cité*, t. 1, p. 250.

(12) J.-R. Palanque, Les dissensions des Eglises des Gaules à la fin du IV^e siècle et la date du concile de Turin, in *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. 21, 1935, p. 481-501 - Sur le concile, cf. E.-Ch. Babut, *Le Concile de Turin*, Paris, 1904.

églises de la Narbonnaise seconde, " dont il sera établi qu'elles ont été ses paroisses ou que de ses disciples y ont été ordonnés ", étant entendu que cette prérogative s'éteignait à la mort de Proculus. En retour, le concile faisait le silence au sujet des droits de métropolitain que l'évêque de Marseille s'était arrogés sur certaines Eglises de la province de Viennoise.

Le second canon essaya de régler la situation de cette province.

Labbe, II, 1158-8, 1810-1 ; Babut, p. 224 ; *Regeste Dauphinois*, 47 : " En outre, entre les évêques des villes d'Arles et de Vienne, qui se disputaient devant nous la dignité de primat, le saint synode en a décidé ainsi : que celui d'entre eux qui aura prouvé que sa cité est métropole, ait la dignité de primat de toute la province et, selon les prescriptions des canons, le pouvoir de procéder aux ordinations.

Néanmoins, pour conserver les liens de paix, par une résolution qui sera plus utile, il a été décrété que, si les évêques desdites villes y consentent, chacun s'attribue les cités de la province les plus voisines et visite les églises qui auront été reconnues comme les plus proches de sa ville, de telle sorte que, gardant présent à l'esprit leur accord unanime et leur concorde, ils ne se gênent pas mutuellement, en usurpant ce qui est plus près de son voisin ".

Le seul énoncé des décisions du concile montre combien celui-ci avait été prudent, n'osant trancher définitivement dans un sens ou dans un autre et proposant un compromis, aux dépens toutefois des droits antérieurs de l'évêque de Vienne. La première recommandation était pratiquement inapplicable, car de quels arguments juridiques disposaient les deux villes pour réclamer la prééminence : était-ce celle dont le siège était le plus ancien et Arles avait des chances de l'emporter ? était-ce celle qui était métropole civile de la province et la palme risquait de rester à Vienne. Sans doute, comme le leur conseillaient les décisions du concile, les évêques d'Arles et de Vienne s'en tinrent-ils à des relations de bon voisinage qui nécessitaient, de leur part, des concessions réciproques.

B. — LA REPRISE DU CONFLIT ET LE TRIOMPHE D'ARLES (417).

L'accord entre les deux parties dura une dizaine d'années, jusqu'à l'accession, au siège épiscopal d'Arles, de Patrocle. Celui-ci reprit les prétentions de ses prédécesseurs et trouva un accueil favorable auprès du nouveau pape Zosime, élu en 417. La lettre *Placuit apostolicae* expédiée par le pape aux évêques de Gaule, quatre jours après son élection, consacrait les pouvoirs de métropolitain de l'évêque d'Arles sur les trois provinces de Viennoise, de Narbonnaise I^{re} et de Narbonnaise II^e.

Labbe, II, 1566-68, 1814-15 ; *P. L.*, t. 20, col. 639-645 ; Jaffé, 328 ; *M.G.h., Epist. Merowing*, p. 5-6, n° 1 ; Mansi, IV, 359-60 ; *Regeste Dauphinois*, 56 :

" Nous avons ordonné ce qui suit : l'évêque métropolitain de la cité d'Arles détiendra, comme il l'a toujours fait, une autorité supérieure dans les ordinations de prêtres. Les provinces de Viennoise, de Narbonnaise I^{re} et de Narbonnaise II^{re} relèveront de son ressort. Celui qui désormais aura pris la responsabilité d'une ordination dans les provinces susdites, au mépris des décrets du siège apostolique et de la tradition et en ignorant l'évêque métropolitain, ou celui qui aura accepté d'être ordonné illégitimement, doivent apprendre l'un et l'autre qu'ils seront privés de leur sacerdoce".

Les décisions du concile de Turin étaient donc annulées. L'évêque de Vienne Simplicius ne semble pas avoir réagi. Il n'en fut pas de même des deux autres évêques atteints eux aussi dans leurs prérogatives, ceux de Narbonne et de Marseille. Devant leurs protestations, le pape affirma de nouveau son pouvoir.

Lettre *Multa contra* du 29 septembre 417, adressée aux évêques de la Viennoise et de la Narbonnaise II^{re}. Labbe, II, 1568, 1815 ; *P. L.*, t. 20, col. 665 ; Jaffé, 334 ; *M.G.h., Epist. Merowing.*, p. 11, n° 5 ; Mansi, IV, 363-64 ; *Regeste Dauphinois*, 60 : (Allusion était d'abord faite aux réclamations que l'évêque de Marseille Proculus avait soumises devant le concile de Turin. Proculus n'avait d'ailleurs pas été le seul à avoir une attitude condamnable) " Et pour ne pas paraître réclamer seul, impudemment, ce qui ne lui était pas dû, il appela à son aide son ami Simplicius de Vienne qui lui aussi souhaitait avec une audace semblable à la sienne que lui soit accordé, dans la province de Vienne, le droit d'ordonner les évêques...

Et parce que nous ordonnons que soit mis un terme à ces empiètements, que l'évêque métropolitain d'Arles retrouve, très chers frères, consolidé par le temps, le pouvoir inviolable d'ordonner dans les deux Narbonnaïses et la Viennoise, pouvoir qu'il possède depuis Trophime".

L'évêque de Vienne avait ainsi perdu tout pouvoir sur sa province au bénéfice de celui d'Arles. Il est sans doute regrettable que Simplicius n'ait pas possédé une plus forte personnalité qui lui eut permis de joindre ses protestations à celles de ses collègues lésés, comme lui, dans leurs droits. Le pontificat de Zosime marqua l'apogée d'Arles, tandis que Vienne était au plus bas. Mais la lutte n'était pas terminée. Au cours des années suivantes, la situation s'inversa. On assista au lent déclin d'Arles et à une montée progressive des cités évincées.

C. — L'APAISEMENT DU CONFLIT ET LE PARTAGE DE LA VIENNOISE (450).

Les successeurs du pape Zosime furent moins enclins à l'indulgence à l'égard des évêques d'Arles. Il fallut cependant attendre près de trente ans avant que le pape saint Léon, profitant d'un excès de zèle de l'évêque Hilaire, lui supprimât une partie de ses prérogatives.

Lettre *Divinae cultum* de 445, adressée aux évêques de la Viennoise. Labbe, III, 1396-1400, 1463, 1501-02 ; *P. L.*, t. 54, col. 628-636 ; Jaffé, 407 ;

Mansi, V, 1244 ; *Regeste Dauphinois*, 78 : " Que chaque province se contente de ses conciles et qu'Hilaire n'ait plus l'audace à l'avenir de provoquer des réunions synodales et de troubler les jugements des évêques par ses interventions ! Il saura aussi qu'il doit renoncer non seulement à toute juridiction étrangère, mais encore qu'il est privé, dans la province de Vienne, d'un pouvoir qu'il exerçait à tort ".

Hilaire mort en 449, son successeur Ravennius voulut passer outre à l'interdiction pontificale et ordonna le nouvel évêque de Vaison. L'évêque de Vienne, qui était peut-être alors saint Mamert, porta plainte à Rome. Influencé sans doute par l'appui qu'apportaient la plupart des évêques du Sud-Est à leur collègue d'Arles (13), le pape saint Léon entérina l'usurpation de Ravennius en partageant la Viennoise en deux provinces.

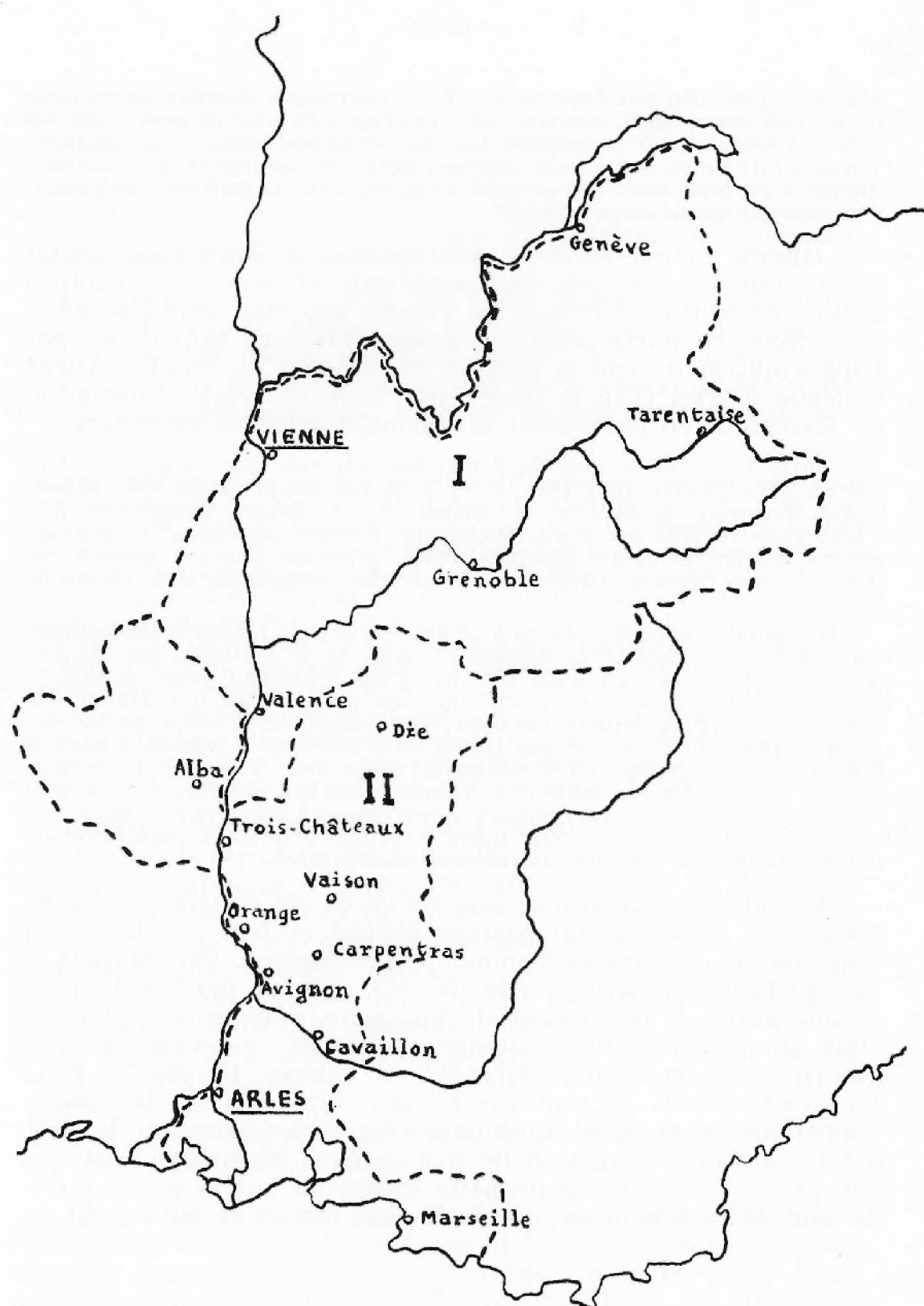
Lettre *Lectis dilectionis* du 5 mai 450, adressée aux évêques gaulois. Labbe, VII, 270-VIII, 1444, 1503 ; P. L., t. 54, col. 883-86 ; Jaffé, 450 ; M.G.h., *Epist. Merowing.*, p. 20-21, n° 13 ; Mansi, VI, 76 ; *Regeste Dauphinois*, 87 : " Mais cette requête due à votre fraternité, l'évêque de Vienne, nous ayant envoyé des lettres et des délégués, l'avait prévenue par son rapport qui déplorait que l'évêque d'Arles lui eût arraché l'ordination d'un prêtre de Vaison...

Que la cité de Vienne, quant à ce qui touche à la justice ecclésiastique, soit entièrement dépourvue d'honneurs, nous ne le souffrons pas, surtout qu'elle s'est fondée sur l'autorité de notre règlement pour garder ce privilège ; aussi avons-nous pensé que ces prérogatives qui avaient été enlevées à l'évêque Hilaire devaient être transmises à celui de Vienne. Et pour que celui-ci ne soit pas tout à coup inférieur à celui-là, il aura la préséance sur quatre cités voisines, c'est-à-dire Valence, Tarentaise, Genève et Grenoble, de sorte que, Vienne étant la cinquième cité, le soin de toutes les Eglises susnommées, appartienne à son évêque. Mais que toutes les autres cités de cette même province se placent sous l'autorité de l'évêque d'Arles qui pourra ordonner leurs prêtres... ".

C'était donc un retour aux décisions du concile de Turin, mais avec cette fois un partage officiel et non pas laissé au bon vouloir de chacun comme précédemment. Par rapport à la situation antérieure, celle de 445, Vienne perdait la plus grande partie de la province de Viennoise, puisque des quatorze cités composant celle-ci, quatre seulement relevaient de son autorité : Vienne, Genève, Grenoble et Valence. En plus, le pape lui avait soumis le seul évêché des Alpes Grées, la *ciuitas Centronum*, c'est-à-dire Tarentaise (Fig. 32). Cependant la part d'Arles n'était pas aussi belle que certains historiens l'ont cru (14). Arles retrouvait sa primatie seulement sur la partie méridionale de la Viennoise, car Narbonne restait la métropole de

(13) Supplique *Memores quantum*, adressée au pape saint Léon (P. L., t. 54, col. 879-83 ; M. G. h., *Epist. Merowing.*, p. 17-20 ; Mansi, VI, 71 ; *Regeste Dauphinois*, 86).

(14) L. Duchesne (*Ouv. cité*, p. 122) affirme à tort que la province ecclésiastique d'Arles s'étend aussi sur les Alpes Maritimes et la 11^e Narbonnaise. Contre cette affirmation s'élève E. Griffe, *Ouv. cité*, t. II, p. 127 note 48 et p. 130.



--- Limites des provinces ecclésiastiques.

I Province de Vienne.

II " d'Arles.

o Chef-lieu de diocèse

Fig. 32. — Carte des provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles en 450

la Narbonnaise 1^{re}, Aix celle de la Narbonnaise II^e et Embrun allait bientôt devenir celle des Alpes-Maritimes (15).

La paix n'en était pas moins assez précaire entre les deux cités, comme le prouve le nouvel incident survenu en 463 et provoqué cette fois par l'évêque de Vienne Mamert. Renouvelant l'usurpation dont s'était rendu coupable, en 449, l'évêque d'Arles Ravennius, Mamert ordonna l'évêque de Die.

Lettre Qualiter contra du 10 octobre 463, adressée par le pape Hilaire à l'évêque d'Arles Léonce. Labbe, IV, 1043-44 ; P. L., t. 58, col. 27 ; Jaffé, 556 ; M.G.h., *Epist. Merowing.*, p. 28-29, n° 19 ; Mansi, VII, 936-38 ; *Regeste Dauphinois*, 86 : " Comme notre fils Gundieuch, maître de la milice et homme illustre, nous l'a appris, l'évêque déjà nommé (Mamert) - agissant contre le gré des Diois qui de plus ne relevaient pas du nombre des Églises que l'autorité apostolique lui a assigné, d'après ce que nous lisons dans nos archives - s'est emparé de la ville à la manière d'un ennemi, dit-on, et a pris sur lui de consacrer l'évêque ".

Décisions religieuses	VIENNE	ARLES	MARSEILLE
Vers 350	Métropole		Empiètements
Concile de Turin (398)	Partage à "l'amiable"		
Zosime (417)		Métropole	
saint Léon (445)	Métropole		
saint Léon (450)	Partage officiel		

Fig. 33. — Tableau des modifications intervenues dans la direction ecclésiastique de la province de Viennoise aux IV^e et V^e siècles.

Le pape chargea l'évêque d'Arles d'instruire l'affaire lors du synode qui se réunissait, chaque année, sous la direction de celui-ci. Les participants conseillèrent au pape l'indulgence. Le

(15) Entre 451 et 461. Cf. E. Griffe, *Ibid.*, p. 131.

pape accepta le fait accompli à condition que l'évêque d'Arles confirme la nomination de son collègue de Die.

Lettre *Sollicitis admodum* du 25 février 464, adressée par le pape à vingt évêques du Sud-Est. Labbe, IV, 1045-47 ; *P. L.*, t. 58, col. 28-32 ; Jaffé, 557 ; *M.G.h., Epist. Merowing.*, p. 30-32, n° 21 ; Mansi, VII, 938-40 ; *Regeste Dauphinois*, 118 : " Nous demandons que le sacerdoce soit confirmé par l'évêque Léonce son frère et notre collègue, qui aurait dû, normalement, le consacrer ".

Ce fut le dernier incident entre les deux cités et il apparaît un peu comme un sursaut d'orgueil de Vienne qui avait vu son pouvoir sans cesse abaissé depuis la fin du IV^e siècle au profit de sa grande rivale Arles, à laquelle le pape, dans l'Empire finissant, confiait la direction spirituelle des Eglises de Gaule (16). Les différentes péripéties de la lutte que nous avons retracée témoignent d'une part de l'inorganisation du monde ecclésiastique à ses débuts et des nombreux tâtonnements qui ont précédé la mise en place définitive d'une hiérarchie, le découpage des circonscriptions et le partage des responsabilités. Elles montrent aussi combien est fragile le pouvoir du pape qui apparaît comme un évêque parmi d'autres et auquel on se soumet, dans le meilleur des cas, avec plus ou moins de bonne volonté. Enfin, nous apercevons quelle place tient encore la personnalité des prélats qui dirigent l'Eglise. L'Eglise d'Arles a eu la chance d'avoir à sa tête des hommes courageux et audacieux : Patrocle, Hilaire, Ravennius, alors que dans le même temps les évêques de Vienne, de Simplicius à Nicetas, nous apparaissent timorés. Qui ne serait pas tenté d'imaginer ce qu'il serait advenu des revendications ou des empiètements de l'Eglise d'Arles si en face d'elle s'était dressée la grande figure de saint Mamert ? L'affaire de Die apporte la réponse. Mais pourquoi en vouloir à des hommes qui ont agi, sans doute aussi, pour ce qu'ils croyaient être le bien de l'Eglise et non pour la seule satisfaction de leur ambition.

III. — L'institution des Rogations

C'est de l'initiative d'un prélat viennois, saint Mamert, que devait naître la fête religieuse des Rogations. Trois auteurs nous relatent l'événement : Sidoine Apollinaire dans une lettre écrite à Mamert, vers 472 (17) ; saint Avit, évêque de Vienne à la fin

(16) Lettre *Miramur fraternitatem* (in Thiel, *Epistolae Romanorum pontificum geminae*, t. 1, 1868, p. 140).

(17) Lettre VII, 1.

du v^e siècle, qui a pu être témoin des faits qu'il décrit dans une de ses homélies (18) ; enfin Grégoire de Tours dont le témoignage offre moins d'intérêt, puisqu'il se contente d'analyser l'homélie d'Avit (19). A la lecture de ces récits, nous apprenons qu'au moment où, dans la seconde moitié du v^e siècle, se produit à Vienne une série de prodiges bien propres à frapper de terreur les esprits des habitants, saint Mamert, passant outre aux résistances de l'aristocratie, imposa au peuple un jeûne et des processions chantées. Voici des extraits comparés des récits de Sidoine Apollinaire (20) et de saint Avit :

Sidoine Apollinaire, *Lettre VII*, 1 :

" Nous n'ignorons pas qu'à l'origine de ces supplications la cité que le ciel vous a confiée se vidait de ses habitants par suite de prodiges qui provoquaient la frayeur. Tantôt de fréquents tremblements de terre secouaient les bâtiments publics ; tantôt des incendies ensevelissaient sous une montagne de cendre des édifices qui menaçaient de s'écrouler ; tantôt des cerfs, abandonnant leur douceur pour se faire craindre, poussaient l'audace jusqu'à pénétrer, chose vraiment étonnante, sur la place publique. Voyant l'état lamentable dans lequel le départ des nobles et du populaire mettait la ville, vous vous êtes empressé de suivre l'exemple des Ninivites, pour ne pas faire outrage, par votre propre désespoir, aux avertissements divins.

...Une fois donc que la cité eût commencé à être la proie des flammes, votre foi n'en devint que plus ardente. Sous le regard d'une foule toute tremblante, vous n'avez opposé que le rempart de votre corps et le feu a reculé, se repliant en ondes fugitives. Par un miracle terrifiant, nouveau, extraordinaire, on a vu la flamme céder comme par respect, alors que, par nature, elle est incapable de rien éprouver. A la suite de cela, vous avez tout d'abord

Avit, *Homélie des Rogations* :

" Pour ma part, je sais que beaucoup d'entre nous ressassaient les causes des effrois de ce temps. Et vraiment les nombreux incendies, les incessants tremblements de terre, les fracas nocturnes menaçaient toute la terre de disparaître dans un monstrueux bûcher ; les bêtes sauvages prenaient, aux yeux du peuple rassemblé, l'aspect domestique, Dieu aurait vu là ou une illusion d'optique ou une annonce de prodige.

...Qui, en effet, dans les nombreux éclairs, n'aurait craint les averses de Sodome ? Qui face aux éléments déchaînés n'aurait cru que la chute du ciel ou l'éclatement de la terre était imminent ? Qui voyant ou croyant voir des cerfs, naturellement peureux, pénétrer par les portes étroites jusqu'au forum n'aurait redouté l'idée que la désolation était prochaine ?

...Bientôt le vacarme retentit avec plus de violence, comme un coup de fouet frappé plus énergiquement. Comme il est naturel, vu le chemin déjà parcouru, de comprendre que rien d'autre ne puisse suivre que le chaos. L'édifice public que sa très grande sublimité avait fait placer sur le point culminant de la cité commença, dès le crépuscule, à être la proie de flammes effrayantes. A

(18) *Livre des Homélies*, VI - *Homélie des Rogations*. Nous l'avons citée à deux reprises (ci-dessus, p. 60 et 91).

(19) *Histoire des Francs*, II, 34.

(20) Traduction de E. Griffé, in *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. III - *La cité chrétienne*, Paris, 1965, p. 210.

prescrit des jeûnes aux membres, peu nombreux, de notre ordre, interdisant toute conduite honteuse, annonçant des prières publiques, promettant des remèdes. A tous vous faites savoir que la punition ne sera pas longue, ni le pardon éloigné. Vous leur enseignez à conjurer par la fréquence de leurs prières la menace d'abandon qui pèse sur leur ville. Vous les avertissez que la fureur de ces incendies si multipliés peut être brisée par les larmes de leurs yeux plutôt que par l'eau des rivières et que c'est par la fermeté de leur foi qu'ils doivent arrêter le choc menaçant des tremblements de terre. Aussitôt la foule suit humblement vos conseils, devenant un exemple même pour les grands de la cité, qui, n'ayant pas hésité à fuir, n'ont pas honte de rentrer. Apaisé par ces marques de dévotion, Dieu qui scrute les cœurs a fait que votre prière vous a valu le salut, qu'elle a été un exemple et qu'elle est devenue le secours pour les uns comme pour les autres".

la nouvelle de cet événement, la cérémonie est interrompue. Le peuple terrorisé quitte l'église... Le prêtre, cependant, resta seul, inébranlable, en face des autels saints et donnant libre cours à l'ardeur de sa foi, il arrêta, par l'abondance de ses larmes, la violence du feu et calma l'incendie.

...C'est dans la nuit de ces vigiles que Mamert conçut la pensée des Rogations. Il arrêta entre Dieu et lui les chants et les prières que répète aujourd'hui le monde entier. Donc après la fête de Pâques, il n'était plus question que de savoir de quelle manière et quand on pourrait mettre à exécution ce projet qui ne s'agissait encore qu'en conférences secrètes.

...On choisit les trois jours qui se trouvent entre le dimanche et l'Ascension, sous prétexte qu'ils étaient placés dans une position favorable à l'installation de fêtes. Pour éprouver la ferveur naissante (de son peuple), (Mamert) fixa à la basilique qui était alors la plus proche des murs de la cité la prière de la procession (21). Une foule nombreuse, animée d'une grande ardeur et touchée de componction, y participa... Certaines Eglises des Gaules suivirent un exemple aussi louable".

Les textes de Sidoine Apollinaire et d'Avit offrent de nombreuses ressemblances. Dans l'un et l'autre nous trouvons la description des incendies, des tremblements de terre, l'arrivée des bêtes sauvages. L'un et l'autre contiennent des souvenirs bibliques, la sagesse des Ninivites chez Sidoine (Jonas, 3), la destruction de Sodome chez Avit (Genèse, 19). Bien que plus bref, le texte de Sidoine Apollinaire note un événement particulièrement important, qu'Avit passe sous silence : la fuite des Viennois qui quittent leur cité. Pourtant Avit connaissait la lettre de Sidoine Apollinaire ; peut-être l'avait-il sous les yeux lorsqu'il rédigea son homélie. Ce qui ne l'empêcha pas d'interpréter maladroitement certains passages. Nous n'en voulons pour preuve que l'épisode de l'arrêt de l'incendie du palais.

(21) Cette première procession devait partir de la cathédrale et s'arrêter devant l'église Saint-Pierre (Cf. ci-dessus, p. 68).

Sidoine Apollinaire écrit que l'attitude résolue de Mamert a fait reculer le feu et que, par la suite, le prêtre a conseillé la prière et une foi ardente allant jusqu'aux larmes pour conjurer la fureur des incendies. Sous la plume de Sidoine Apollinaire, il s'agit d'une image. Avit lui a donné une forme réelle puisque, d'après lui, ce sont les torrents de larmes sortis des yeux de Mamert qui ont éteint l'incendie (22).

Nées à Vienne, les Rogations se répandirent, peu à peu, dans la chrétienté. Sidoine Apollinaire les établit dans son Eglise de Clermont (23). Saint Césaire les trouva implantées à Arles lorsqu'il devint évêque (24). Le v^e siècle n'a pas été seulement un siècle de luttes religieuses entre métropoles jalouses. Il s'est intéressé aussi au domaine liturgique et l'a enrichi d'une nouvelle fête.

Mais tout le mérite en revient au premier grand prélat viennois, à la fois homme d'action et saint, Mamert.



Au lendemain des invasions de la fin du III^e siècle, alors que l'empereur Constantin a presque officialisé le christianisme, celui-ci semble hésitant. Certes Vienne possède une hiérarchie épiscopale, mais la nouvelle religion n'ose s'exprimer au grand jour. Il faudra attendre en effet le milieu du IV^e siècle, et surtout le V^e siècle, pour qu'apparaissent les premières épitaphes chrétiennes. C'est déjà un premier contraste. Le second est aussi visible à la fin de l'Empire. Cette fois le christianisme est florissant. Vienne s'est couverte d'églises : une dizaine, nombre qui, même si l'on considère la rareté des études effectuées sur ce sujet, se rencontre peu souvent en Gaule (25) ; les querelles avec Arles sont connues de tous et pourtant le christianisme ne semble pas avoir encore droit de cité, puisque toutes les églises, à l'exception d'une seule, sont construites hors de l'enceinte. Tout se passe comme si le paganisme triomphait encore à l'intérieur du cadre officiel de la cité. Comment expliquer cette contradiction ? Pourquoi trouve-t-on des épitaphes chrétiennes du III^e siècle à Arles, à Marseille ou à Bordeaux et aucune à Vienne, alors que le christianisme s'est établi sensiblement à la même époque dans toutes ces cités ? Nous pensons que Vienne est restée prisonnière du carcan administratif. De toutes les

(22) Sur l'interprétation historique des textes de Sidoine Apollinaire et d'Avit, cf. chap. XI.

(23) *Lettre* VII, 1.

(24) *Homélie* XIV.

(25) Cf. ci-dessus, p. 89, note 126.

villes de Gaule, Vienne est la seule qui ait abrité tout au long du Bas-Empire des services administratifs aussi importants que ceux d'un vicaire de diocèse et d'un gouverneur de province. Lyon, Reims, Bordeaux n'ont été que le siège de gouverneurs de province ; Trèves et Arles ont été la résidence du préfet du prétoire, mais l'une au iv^e siècle, l'autre au v^e siècle. La cité administrative, à Vienne, a étouffé toutes les autres formes d'activités, y compris les activités religieuses. De même qu'à Rome l'armée n'avait pas le droit de pénétrer dans le *pomerium*, de même il semble que le christianisme n'ait pas eu celui de s'installer à l'intérieur de la cité, comme si les responsables de l'administration, qui se recrutaient principalement parmi les grandes familles restées païennes, entendaient protéger les anciens cultes, dont le sort nous est cependant inconnu passé le III^e siècle. D'ailleurs le christianisme souhaitait-il une protection particulière, mais susceptible de se modifier selon la personnalité des dirigeants ? Ne courait-il pas le risque, en s'assimilant à la cité, d'être en même temps bridé dans son essor, alors que, hors de l'enceinte, il pouvait s'exprimer en toute liberté, sans surveillance ni contrainte ? La situation particulière de Vienne ne lui a sans doute pas laissé le choix. Cinq siècles plus tard, c'est en vainqueur qu'il reprit possession de la cité, lorsque les archevêques ajoutèrent à leur pouvoir spirituel un pouvoir temporel et à leur titre religieux celui profane de comtes de Vienne.

CHAPITRE XI

LA FIN DE LA VILLE DU BAS-EMPIRE

LA PRISE PAR LES BURGONDES

(468 après J.-C. ?)

A partir du milieu du v^e siècle après J.-C., le Sud-Est de la Gaule est l'objet d'attaques de la part des Burgondes qui s'emparent peu à peu de toutes les cités importantes. Aucun récit ne relate la prise de Vienne. Nous pensons cependant que les événements particulièrement dramatiques décrits par Sidoine Apollinaire, Avit et Grégoire de Tours et qui ont motivé l'institution, par saint Mamert, des Rogations se rapportent à cet épisode (1).

En effet, parmi ces événements, certains ont inexplicables. Nous pouvons admettre que la ville a été la proie d'incendies, encore que la répétition de ceux-ci soit peu vraisemblable. Mais que penser des tremblements de terre dans une région stabilisée depuis des millénaires ! Que penser de cette arrivée de bêtes sauvages pénétrant dans la ville, alors qu'il aurait suffi de fermer les portes pour endiguer ce phénomène ! Enfin les souvenirs bibliques, le rappel de la destruction de Sodome, suffiraient à eux seuls à démontrer le peu de véracité que nous devons attacher aux récits de Sidoine Apollinaire et d'Avit. A travers ces événements perce, à notre avis, une réalité intangible : la prise de la ville par les Burgondes. Cette prise a pu paraître, aux yeux des contemporains, une punition divine, et peut-être sous l'effet d'une certaine conscience nationale, a-t-on cherché à la dissimuler derrière des récits prodigieux, affirmant par là que toute résistance était inutile puisque Dieu lui-même avait voulu la ruine de la cité.

(1) Cf. ci-dessus, chap. X.

De nombreuses chroniques médiévales font allusion aux événements que nous venons d'analyser et les datent de l'année 468.

Gestes des Francs, de l'origine de ce peuple à la mort de leur roi Clovis I^{er}, III, par le moine Rorico (in Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. III, Paris, 1869, p. 13).

Gestes des Rois Francs, II, 25, par le moine Aimoinus (*Ibid.*, p. 44).

Chroniques de Saint-Denis, I, 25 (*Ibid.*, p. 176).

Chronique de Sigibert (*Ibid.*, p. 335).

Cette date concorde parfaitement avec ce que nous connaissons de la progression barbare dans le Sud-Est de la Gaule qui passe sous la coupe burgonde entre 460 et 480. Coville note que les environs de Lyon ont été occupés de 469 à 475 et Lyon même entre 470 et 474 (2). Die le fut vers 463, Vaison avant 474 (3).

Ainsi 468 marquerait, à Vienne, la fin du Bas-Empire et le commencement du Moyen Age (4).

-
- (2) *Recherches sur l'histoire de Lyon du V^e siècle au IX^e siècle (450-800)*, Paris, 1928, p. 138. Dates admises par R. Guichard, *Essai sur l'histoire du peuple burgonde*, Paris, 1965, p. 251. Cf. aussi O. Perrin, *Les Burgondes, leur histoire des origines à la fin du premier royaume (534)*, Neufchâtel, 1968.
- (3) Cf. L. Musset, *Les Invasions : les vagues germaniques*, Paris, 1965, "Nouvelle Clio", p. 112.
- (4) E. Griffe propose la date de 465 (*La Gaule chrétienne...*, t. III, p. 209) ; J. Hubert, J. Porcher et W. F. Volbach, celle de 463 (*L'Europe des invasions*, Paris, 1967, p. 390). Quant à F. Lot, il situe la chute de Vienne entre 461 et 474 (*Recherches sur la population et la superficie des cités...*, 1^{re} partie, p. 2).

CONCLUSION

L'invasion de 275 ap. J.-C. ouvre, à Vienne, une nouvelle période. On aurait pu craindre que la cité rhodanienne ne connaisse alors une vie médiocre, très éloignée du passé récent et brillant qui avait été le sien au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Or, par la volonté impériale, c'est l'inverse qui se produisit. Vienne qui n'avait été que la capitale d'une peuplade gauloise, celle des Allobroges, devint, à la suite des réformes de Dioclétien, une des grandes villes administratives de l'Empire, supplantant sa voisine et grande rivale, Lyon, réduite au rôle secondaire de métropole de province. Par sa situation, nous pensons même qu'elle aurait pu être choisie comme capitale de la préfecture des Gaules. Les empereurs lui préférèrent Trèves, bastion avancé aux portes du monde germanique d'où venaient tous les soucis. Puis lorsqu'il fallut adopter la solution du repli, n'osant dans ce domaine prendre de demi-mesures en installant à Vienne les bureaux du préfet, ils choisirent Arles qui pouvait sembler soustraite à jamais aux dangers d'invasion.

Le souci de défense fut constamment présent à Vienne ; il prima tous les autres. C'est lui qui transforma la ville du Bas-Empire en une sorte de camp retranché et qui imposa la nécessité de réduire la longueur de l'enceinte, plus facile ainsi à défendre, et celle de construire une citadelle qui surveillait, du haut de Pipet, le couloir rhodanien. Nous pouvons craindre cependant que la mission défensive ait quelque peu nui à l'enrichissement architectural de la cité. Certes beaucoup de monuments du Haut-Empire subsistaient. Hormis les églises, peu de nouveaux furent construits, si ce n'est ce palais impérial que l'on doit renoncer définitivement à décrire, bien que les preuves de son existence ne puissent être mises en doute. D'ailleurs plus qu'à un souci ornemental, ce palais ne répondait-il pas à une nécessité fonctionnelle ?

Ce n'est pas, malheureusement, le seul point obscur que nous avons dû relever au cours de cette étude. D'autres, nombreux, subsistent. Nous ignorons presque tout des activités économiques de Vienne, au Bas-Empire. Les sources sont muettes à ce sujet. Nous pouvons penser, sans risque très grand d'erreur, que l'arti-

sanat s'est maintenu dans sa forme d'organisation corporative des siècles antérieurs. Mais sans doute le commerce a-t-il souffert de l'insécurité des temps et le port de Vienne devait plutôt servir d'attache à la flotte militaire rhodanienne.

Quant à la société, nous avons montré combien son étude était difficile par la faute de l'indigence des sources. Et en particulier, ce qui manque à notre étude, c'est le sort des grandes *uillae* de la rive droite du Rhône, florissantes sous le Haut-Empire et qui entrent, ensuite, dans le silence.

De toutes les questions que nous avons évoquées, c'est en définitive la vie religieuse qui comporte le moins de mystères. Elle se réduit, cependant, au christianisme, puisque du paganisme aucun souvenir ne s'est conservé. Pour approcher la nouvelle religion, nous avons tenté de remonter le plus loin possible dans le temps, ce qui nous obligea à dépasser le cadre chronologique fixé initialement. Nous avons pensé qu'il était indispensable de le faire pour la bonne compréhension du mouvement chrétien. Après des débuts difficiles et douloureux, comme en témoigne le martyre de 177, Vienne reçut très tôt une hiérarchie et le développement du christianisme ne se ralentit plus. Tout est là pour le prouver : la floraison d'édifices cultuels, l'abondance d'épigraphes. Et cela malgré la résistance, que l'on devine sans pitié, de l'aristocratie païenne, et qui apparaît plus par des sous-entendus que par des actes réels : le plus voyant étant le rejet des constructions religieuses hors de l'enceinte. La religion a sans doute souffert elle aussi du cadre étroit où était enfermée la cité. Administration, défense militaire, christianisme, tels furent les trois piliers autour desquels s'ordonna la vie viennoise au Bas-Empire.

Si une invasion, celle de 275, avait marqué, à Vienne, le début du Bas-Empire, c'est une autre qui termina celui-ci. Depuis le début du ^v^e siècle, les barbares avaient lentement pénétré en Gaule. Le Sud-Est fut la dernière région touchée. Quel serait le nouveau maître ? Les Wisigoths qui avançaient par le Sud ? Ou les Burgondes qui venaient du Nord ? En 468, le sort de Vienne fut réglé : la ville devint burgonde. Mais le nouvel occupant tint à lui rendre un suprême hommage en la choisissant comme l'une des principales résidences de ses souverains, consécration tardive que le Bas-Empire lui avait toujours refusée.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 2, ligne 21 : *lire* Je ne saurais *au lieu de* Je ne saurai.

P. 12, note 2, ligne 10 : *lire* Quant à l'Egypte *au lieu de* Quand à l'Egypte.

P. 12, note 3 : dans un article récent, J. H. Ward détermine que la partie occidentale de la *Notice des Dignités* a été rédigée en 430 (*The Notitia Dignitatum*, in *Latomus*, XXXIII-2, 1974, p. 397-434).

P. 19-21 : se fondant sur un certain nombre de documents, A. Chastagnol affirme que, après Constantin, le diocèse des sept provinces a perdu son nom de Viennoise et a été appelé jusqu'au v^e siècle diocèse d'Aquitaine et pense que la résidence du vicaire fut transférée de Vienne à Bordeaux (Le diocèse civil d'Aquitaine au Bas-Empire, in *B.A.F.*, 1970, p. 272-290).

P. 25, ligne 18 : *lire* aux dépens de *au lieu de* au dépens de.

P. 35, notes 26 et 28 : *lire* cote 13 T I, 8 *au lieu de* cote 13 T I, 7.

P. 39, ligne 7 : *lire* nous nous sommes contenté *au lieu de* nous nous sommes contentés.

P. 68, note 48 : *lire* Les Eglises *au lieu de* Ls Eglises.

P. 91, ligne 16 : *lire* documents recensés *au lieu de* documents recensés.

P. 101, ligne 31 : *lire* Dulcisius *au lieu de* Dulcitius.

P. 104, ligne 23 : *lire* moins bien fondées *au lieu de* moins fondées.

P. 104, note 51, ligne 4 : *lire* témoignage *au lieu de* témoignages.

P. 107, ligne 8 : *lire* Il ressuscitera *au lieu de* Il resuscitera.

P. 108, ligne 26 : *lire* clarissime *au lieu de* clarissime.

P. 113, ligne 17 : *lire* Aux Dieux Mânes *au lieu de* Au Dieux Mânes.

P. 115, ligne 15 : *lire* perdu *au lieu de* perdue.

P. 115, ligne 24 : *lire* celles des femmes *au lieu de* celle des femmes.

P. 126, note 95, ligne 5 : *lire* manufactures *au lieu de* manufactures.

P. 128, note 4, ligne 2 : *supprimer à*.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A l'occasion du 70^e anniversaire de sa fondation, la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE publie, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, un numéro spécial :

VIENNE GALLO-ROMAINE AU BAS-EMPIRE

(275-468 ap. J. C.)

par André PELLETIER

Docteur ès Lettres
Maître-Assistant d'histoire ancienne
à l'Université LYON II

Cet ouvrage de 200 pages, illustré de photographies et de plans, retrace l'histoire du chef-lieu de la Cité des Allobroges devenu, au IV^e s., capitale de province et de diocèse : le cadre urbain, la parure monumentale, les habitants, les croyances.

Date de parution : DECEMBRE 1974.

Prix de souscription : **50 F** - port compris
(jusqu'au 31 décembre 1974).

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(à retourner au Syndicat d'Initiative - 38200 Vienne)

M. - M^{me} - M^{lle}

Adresse

désire recevoir exemplaire(s) de : **A. PELLETIER**
VIENNE GALLO-ROMAINE

règle la somme de

par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - C.C.P. 185-71 Lyon

Date et signature :

LES "AMIS DE VIENNE" ONT PRÉVU POUR VOUS

EXPOSES : de 18 h à 19 h - salle de réunions du Syndicat d'Initiative.

SORTIES : consulter la presse ou la permanence du Syndicat d'Initiative.

Toutes modifications pouvant éventuellement intervenir à ce programme seront signalées dans les prochains bulletins des "Amis de Vienne", ou par communiqué de presse.

Jeudi 5 décembre 1974 : R. P. MARTINEZ - " La table de Peutinger ".

Jeudi 6 février 1975 : Louis BOISSET - " Saint-Avit, évêque de Vienne, VI^e siècle ".

Jeudi 6 mars 1975 : Madame COSTE - " Le château renaissance du cardinal de Tournon à Roussillon ".

Jeudi 10 avril : ASSEMBLEE GENERALE, à 20 h 30, au Théâtre Municipal. Elle sera précédée d'une conférence dont le sujet sera communiqué ultérieurement.

Samedi 26 avril : Promenade guidée à travers les vieilles maisons de VIENNE, organisée avec le concours des hôtes du Syndicat d'Initiative.

Samedi 17 mai : Sortie de l'après-midi - Visite commentée du village de REVEL-TOURDAN - Fouilles et découvertes romaines et moyenâgeuses.

Dimanche 1^{er} juin : Rallye-promenade historique réalisé en collaboration avec le Syndicat d'Initiative.

Dimanche 22 juin : Grande sortie annuelle : le plateau d'Entremont et la ville d'AIX-EN-PROVENCE.

LES "AMIS DE VIENNE" VOUS RAPPELLENT

que l'abonnement au bulletin est annuel, du 1^{er} janvier au 30 décembre et qu'il se termine avec le dernier numéro de l'année.

AIDEZ-NOUS

et évitez des frais supplémentaires de rappel ou d'encaissement en retournant rapidement la fiche ci-dessous accompagnée de votre règlement pour 1975, par chèque bancaire ou postal

C.C.P. LYON 185-71 au tarif suivant :	{	abonnement de soutien ..	100 F
		abonnement normal	50 F
		étudiants ou retraités	30 F

NOM **PRENOMS**

Adresse exacte (pour l'envoi postal du bulletin)

Renseignements, correspondance, inscriptions ou règlements en espèces, au Pavillon du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE" **EN ASSEMBLEE GENERALE DU 24 AVRIL 1974**

BUREAU

Date de réélection

<i>Président d'Honneur</i> (à vie) : M. Charles JAILLET - VERSAILLES.	
<i>Président actif</i> : M. Marcel GOURDANT - Négociant 18, place Miremont - VIENNE	1977
<i>Vice-Présidents</i> : M. Paul MICHALON Villa Marcelle - Quai Riondet - VIENNE	1975
Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire 16, boulevard Eugène-Arnaud - VIENNE	1976
M. F. RENAUD - Professeur Lycée Ponsard 2, rue Chantelouve - VIENNE	1976
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur Le Rhodania - Quai F.-Mistral - VIENNE	1976
<i>Secrétaire Général</i> : M. Joseph GARON 15, quai Riondet - VIENNE	1975
<i>Secrétaire Général Adjoint</i> : M. Louis BLANC - Ingénieur Saint-Romain-en-Gal	1977
<i>Trésorier</i> : M. Félix JACOB - Fondateur de Pouvoir Société Lyonnaise Rue Victor-Hugo - VIENNE	1977

MEMBRES

M. Charles Bellet - Archiviste de l'hôpital - Rue de l'Archevêché VIENNE (Commission de recherche)	1977
M ^e Emile Datry - Avocat - Rue Donna - VIENNE	1976
M ^e Charles Frecon - Notaire - 5, rue Peyron - VIENNE	1976
Dr Jean Hassler - Médecin - 16, quai Riondet - VIENNE	1975
M. Jean Perriolat - Chimiste - 2, rue Delorme - VIENNE (Commis- sion de publicité)	1975
M. Louis Raibaud - Receveur Honoraire d'Enregistrement - 3, boul. Asiaticus - VIENNE	1976
Mlle M. J. Revol - Institutrice - 18, rue Guétal - VIENNE	1975
M. Serge Tourrenc - Délégué adjoint : Circonscription archéo- logique Rhône-Alpes - Cour Saint-André-le-Bas - VIENNE	1975
M ^e Antoine Terrasse - Huissier de Justice - 34, cours Romestang VIENNE	

Commissaires-Adjoints :

M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - Les Côtes- d'Arej (bibliothécaire)	1977
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - Les Petits Jardins SAINTE-COLOMBE (Commission Propagande et Publicité)	1977
M. Gérard André - Employé Société Lyonnaise - Villa Symphonie Pastorale - CHUZELLES (Commission Propagande et et Finances)	1977
M. Michel Tranchand - Cadre administratif - Rue Marchande VIENNE (Commission Propagande et Publicité)	1977

